Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : **VIe Union Régionale C. N. T.**
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 96 — 3 NOVEMBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LE FRANQUISME A FAIT TROIS NOUVELLES VICTIMES

NOS lecteurs connaissent déjà l'issue du procès contre les trois jeunes libertaires, Bernard Ferry, Alain Pécunia et Guy Batoux, condamnés à des peines qui vont de deux fois douze ans — Pécunia — à trente ans — Bernard Ferry.

Trois jeunes étudiants sont enterrés dans un bagne pour plusieurs années. Bien que des amnisties et des réductions de peine interviennent en leur faveur, leur avenir se trouve sérieusement compromis; toutes les possibilités d'étude sont pour eux plus que limitées désormais.

On leur a laissé la vie — ils n'ont pas osé aller à nouveau jusqu'à la peine de mort, qui, pour les mêmes faits, a pourtant été appliquée contre Delgado et Granados. Mais, agissant ainsi, ils se sont trahis. ILS SAVAIENT QUE DELGADO ET GRANADOS ETAIENT INNOCENTS. On les a tués, non pour ce qu'ils avaient fait en réalité, mais pour ce qu'ils avaient l'intention de faire.

Si les trois jeunes Français ont eu la vie sauve, leur vie n'en est pas moins gâchée. Quelle terrible responsabilité pour les hommes, tous probablement pères de famille, qui les ont condamnés !

En France même, il y en aura qui diront : « Ils n'avaient qu'à ne pas y aller. Pourquoi se mêler des affaires espagnoles ? Ils étaient Français ! »

Argument chauviniste et mesquin. Etaient-ils Espagnols, Malraux, André Chamson, Hemingway, Berneri, Rosselli, Nenni, parmi des milliers d'autres qui tous allèrent en Espagne combattre, risquer leur vie, mourir beaucoup ? Ils n'étaient pas Français non plus tous ces hommes, Espagnols, Polonais, Italiens qui combattirent aux côtés des résistants français et qui moururent en France pour la liberté du peuple français. Ils n'étaient pas Français, les milliers d'Américains, de Canadiens, d'Anglais qui moururent au cours du débarquement allié en Bretagne et Normandie. Sans eux pourtant la France n'aurait jamais été libérée.

Ces trois jeunes, n'écoutant que leur courage — et leur romantisme, peut-être — ont voulu pallier à ce qui était la carence de toute la gauche mondiale, de tout le monde, envers l'Espagne, son drame et sa triste destinée de peuple qui a servi de cobaye aux essais militaires des russes et des allemands en 1936-39 et qui maintenant est devenu le dépôt des armes atomiques américaines en Europe. Ils ont voulu apporter aux combattants pour la liberté de l'Espagne le témoignage de leur solidarité agisssante. Ils n'étaient que trois : s'ils avaient été trois cents mille, l'Espagne aurait été libérée.

Peut-on leur reprocher d'avoir dénoncé la lâcheté des autres; d'avoir été jeunes, inexpérimentés, voués à la prison, peut-être à la mort ? Combien d'autres jeunes le sont aussi, non par volonté et décision personnelles, mais parce que tel est le bon vouloir des grands de ce monde; ceux-là même qui déclenchent des guerres où ils envoient mourir des jeunes de 15 et 16 ans ! Vous rappelez-vous encore de tous les adolescents qu'Hitler sacrifia en 1945 ? Avant lui, en France même, Foch et Pétain en 1918, en avaient fait autant.

Mais ne nous écartons pas de ce qui est le sujet de cet article : le nouveau crime commis par le franquisme, contre ces trois jeunes étudiants français, condamnés à des peines sans proportion aucune avec le délit qu'ils ont reconnu avoir commis. Les défenseurs, tous des militaires, sachant sans doute que la sentence était déjà prononcée avant de commencer la parodie de jugement, n'en ont pas moins fixé les peines qui logiquement auraient pu être appliquées : trois ans pour deux, l'acquittement pour le troisième, qui n'avait rien fait; qui avait l'intention de déposer une bombe à l'ambassade américaine de Madrid, comme protestation pour la visite de Mr. Adlaï Stevenson, mais qu'il ne l'y avait pas placée.

Voilà ce qui aurait pu être infligé comme peine à ces trois jeunes gens. C'était trop peu pour celui qui a fait garrotter Delgado et Granados, fusiller Grimau; qui n'a pas hésité à faire mourir de mille morts un million d'hommes. Pour les monstres, qui ont châtré, énucléé, torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive, les mineurs asturiens.

Ils leur fallait trois vies encore. Trois hommes retirés du monde des vivants, plongés dans la nuit du bagne, avec leur avenir, leur jeunesse perdus à jamais. Ils l'ont fait, parce qu'ils peuvent tout faire, dans ce monde de lâcheté et d'insensibilité, qui ignore la solidarité ; où les hommes vivent chacun pour soi, incapables de se sentir frères des autres hommes.

APPEL A LA SOLIDARITÉ

La C.N.T. d'Espagne en exil, réunie à Toulouse pour son Congrès annuel, vient de prendre connaissance de la mesure administrative qui dissout l'organisation des Jeunes Libertaires (F.I.J.L.).

Cette décision s'inscrit, indiscutablement, dans le cadre des concessionsd réciproques établies par les ministères de l'Intérieur et des Affaires Etrangères français et espagnols.

Le fascisme franquiste, accomplit froidement ses crimes, et s'efforce de les justifier ensuite sur cette base de concessions — financières, commerciales, anti-O.A.S., ou autres — au gouvernement français, et continue ensuite en toute quiétude ses persécutions contre la moindre opposition à sa politique génocide.

Les Jeunesses Libertaires représentaient justement l'un des facteurs d'opposition les plus dynamiques contre cet arbitraire. Parce qu'elles étaient la cristallisation de de l'ardent désir d'une jeunesse espagnole qui aspire à la justice et à la liberté, parce que leur action généreuse et romantique pouvait séduire bien des jeunes esprits, le fascisme a craint avec raison qu'elles ne deviennent un exemple contagieux; et effectivement, tôt ou tard, la jeunesse espagnole et le monde des adultes suivront l'exemple des jeunesses libertaires.

Le fascisme, qui a pris conscience de cette réalité, vient d'immoler deux jeunes libertaires qui n'avaient commis aucun délit : J. Delgado et F. Granados. Son but ? Semer la peur par l'image de la garrotte.

Tout cela paraît parfaitement logique, dans l'optique de cette froide et inhumaine logique que le fascisme a su montrer au monde depuis le jour où, pour la première fois, nous vîmes son féroce visage politique : l'extermination de ses adversaires était établi comme sa raison d'être; le sang de ses victimes comme sa nourriture préférée.

Mais que cette politique génocide trouve aujourd'hui des ramifications et des complicités dans des peuples qui se disent libres, et qui souffrirent si cruellement dans leur propre chair des effets mêmes de cette politique, paraît, objectivement, incompréhensible.

Que des intérêts secondaires puissent prendre le pas sur l'intérêt primordial des valeurs humaines, sur des principes moraux pour la défense desquels des milliers d'hommes moururent, aboutit logiquement à une trahison.

Que ceux qui luttèrent et souffrirent pour défendre la cause de la liberté et de la démocratie, se voient aujourd'hui encore poursuivis comme des malfaiteurs, emprisonnés et privés du droit sacré d'être libres, et soient obligés comme tels de combattre pour leur libération, constitue une offense et une ingratitude.

La C.N.T. veut croire que contre toute complicité, contre toute tolérance au fascisme franquiste, les hommes libres — leurs représentations syndicales, politiques, estudiantines — feront prévaloir le sens de la justice et de la solidarité.

La C.N.T. affirme sa plus complète solidarité envers les victimes du fascio-franquisme, comme elle l'a fait chaque fois que la liberté a été bafouée, que ses défenseurs ont été outragés, emprisonnés, poursuivis.

Ces victimes ne sont que les premières d'une longue série, et la C.N.T. fait appel à tous les hommes de bonne volonté pour qu'ils se préparent dès aujourd'hui à conjurer la menace du fascisme.

Elle demande une action rapide et efficace pour défendre les victimes d'aujourd'hui — les Jeunesses Libertaires — et invite tous les hommes et toutes les organisations libres à souscrire à l'énergique protestation de la C.N.T. en exil face à la tyrannie.

Nous vous pressons de réclamer une justice réparatrice — la liberté immédiate pour les jeunes libertaires emprisonnés et leur droit à militer librement organisés — car maintenir les sanctions discriminatoires comme celle contre laquelle nous protestons, acculera à une vie clandestine ceux-là que rien ni personne n'empêcheront de continuer leur combat jusqu'à ce que la tyrannie ait disparu et que la liberté ait triomphé en Espagne et dans le monde.

Pour le Congrès :
Le Secrétariat Intercontinental.
Toulouse, le 22 octobre 1963.

ESPAGNE D'AUJOURD'HUI

— Il paraît, Johnny, que ce mec a découvert l'Amérique.

UNE NOUVELLE concession à Franco

La cinquième République, visiblement décidée à donner satisfaction au gouvernement espagnol pour toutes ses réclamations, vient de décréter la mise hors la loi de la Fédération ibérique des Jeunesses libertaires. Ce qu'avait demandé M. Franco. Le général de Gaulle ne pouvait lui refuser ce petit service.

La sixième Union Régionale de la C.N.T. élève sa plus énergique protestation contre cet arbitraire, qui permettra désormais à la police de se livrer à la chasse aux jeunes libertaires espagnols et de les frapper durement, s'ils ne renoncent pas à des activités plus que légitimes : combattre toute dictature totalitaire, ce qui devrait être la tâche d'un monde qui se dit « libre ».

La sixième Union Régionale de la C.N.T. demande que toutes les organisations antifascistes de France, ainsi que celles de tous les pays d'Europe et du monde, adressent au gouvernement Pompidou des télégrammes de protestation contre une mesure administrative qui est un nouvel acte d'allégeance de la France de de Gaulle à l'Espagne de Franco.

ARRIBA !

Puisque, de nos brillants et orgueilleux dirigeants, toujours prêts à exalter notre grandeur et notre fierté, aucune protestation ne vient répondre à l'insulte faite aux Français par le procureur du général Franco au procès odieux de trois de nos jeunes concitoyens, il faut bien que d'humbles et obscurs journalistes s'en chargent.

— Batoux est Français, donc il s'y connaît en plastic. Telle fut la phrase de ce « fiscal » (un nom bien sympathique) chargé de soutenir l'accusation contre Guy Batoux, 23 ans, de Villefranche-sur-Saône et en même temps contre Bernard Ferry, 20 ans et Alain Pecunia, 18 ans.

Magnifique argument et qui en dit long sur l'esprit et l'atmosphère de ce procès de basse vengeance, de haine et de peur.

Oui, la jeunesse et l'exaltation ont fait faire des bêtises à ces trois jeunes gens, pas des « voyous », un élève ingénieur, un étudiant de philo, un lycéen (petit-fils d'un compagnon de la Libération et fils d'un maquisard, Monsieur le Président de la République). Leurs actes ne sont pas déshonorants comme ceux de certain général prenant les armes contre sa patrie et la baignant dans le sang.

Batoux a transporté du plastic, qui n'a pas servi. Quinze ans de prison.

Ferry a posé une bombe dans une compagnie d'aviation. Deux enfants, juste à côté, ont eu quelques égratignures. La bombe était très faible. Trente ans de prison. Il aura cinquante ans à sa sortie de prison, s'il fait sa peine, s'il sort vivant.

Pecunia a posé une bombe, sans effet, sur un bateau, Vingt-quatre ans de prison.

Bien sûr, ils ont eu tort, « Tort de ne pas réussir » dira le général en question, qui saisit le pouvoir à coup de bombes d'une autre force.

Ils ont eu tort. Mais le verdict est monstrueux.

Et ce cynisme, d'avouer qu'on les frappe ainsi en tant que Français, les Français étant tous, certes, usagers du plastic !

Que dirait-on si, pensant à ces officiers et généraux, qui sous leur

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

¿Qué hacer del Sindicalismo?

LAS TENDENCIAS NEGATIVAS

Es bien sabido, por todos aquellos que conocen el desenvolvimiento del Movimiento Obrero desde 1886, que tanto el Estado como la burguesía modificaron su postura. Como nunca fué de su agrado aquella característica de defensa radical del obrerismo, basada en los métodos de «acción directa», interesaban aplicaciones de orden político, capaces de neutralizar la rebeldía de aquellos que, con actitud firme, se disponían a reivindicar sus derechos.

Para los efectos convenientes al capitalismo, el rol del reformismo ha sido muy eficaz. Fué el causante de que en Europa se extinguieran, sin ninguna efectividad, las magníficas proyecciones de la Primera Internacional y de la Alianza Democrática Internacional. El mal radicaba tanto en una como en otra parte; pues la astucia de los gobiernos y de la burguesía pudo fecundar, en el movimiento sindical, claudicaciones personales que influyeron mucho en la conducta colectiva.

El tópico marxista, consistente en aprovechar la lucha política preferentemente a la acción directa, abrió la brecha por donde tenían que pasar todos aquellos que al obrerismo no tenían un afecto sincero. De ahí que, aquella corriente denominada «democracia obrera», terminara siendo la potencia más eficaz a los intereses del Estado y del capital.

Las sugestiones sobre lo que podría ser la acción parlamentaria, llevaban en sí la fatalidad de un contagio que afectaría los medios del sindicalismo revolucionario. Ahí está como prueba irrefutable la historia del sindicalismo francés. ¿Y qué suerte corrieron los sindicatos en Alemania, bajo la égida de la democracia obrera? ¿No es el marxismo el único responsable de las hecatombes que el proletariado está afrontando continuamente?

La vitalidad del mal no adquiere su monumental relieve en estas someras alusiones. Es muy conveniente, para ilustrar a quienes dudan sobre dónde radican las causas que tanto afligen a la clase trabajadora, desenterrar hechos históricos que fortalecerían mucho la causa del sindicalismo revolucionario. ¿Por qué no se hace? Es una labor meritoria que escapa a las posibilidades de quienes sentimos la necesidad de esta labor. Lo incontrovertible es, que el proceso caótico y negativo del reformismo interesa mucho darlo a conocer a la clase trabajadora. Solamente con ese conocimiento de causa puede hacerse una composición de lugar sana y floreciente, para los fines de libertad y bienestar humano, al través del sindicalismo revolucionario como medio de lucha.

Nos hemos referido a Europa, como exponente de una situación donde los organismos obreros ya no juegan ningún papel determinante. En el complejo político se agitan tópicos de caracter sentimental que neutralizan aquellas fuerzas que el proletariado podría emplear en su legítima defensa. Y lo doloroso es que la solución a esta anomalía no se vislumbra, por ahora, por ninguna parte. Pero ¿qué perspectivas tiene América?

Tengamos presente que al movimiento sindical le da volumen e importancia el desarrollo industrial de su respectivo país. Siendo así, y dado que los países del continente americano están llamados a desarrollarse mucho, es de prever que las organizaciones obreras figuren como necesidad perentoria e ineludible. Esto indica, a los pequeños núcleos que conocen bien los métodos y resultados de la acción reformista, que deben prevenirse a tiempo para formar una base de conciencia en los trabajadores con quienes tengan contacto. Si transcurre el tiempo, y por indiferencia de los libertarios, los obreros son ganados a corrientes donde no figura como premisa básica la acción directa, se constituirán bloques de desheredados al servicio de lo que caprichosamente determinen los líderes.

Ante los explotados ha de levantarse la voz argumentando lo que es el nacionalismo, el Parlamento, las democracias, la acción política y gubernamental. Quienes abonen el desarrollo de esos narcóticos, son opuestos a la causa manumisora de la Humanidad. Aunque se alegue lo contrario, los cantores de esas soluciones solo tienden a legitimar y prolongar las prerrogativas de la explotación capitalista y estatal. Por tanto, todos aquellos a quienes ya se les conozca con «esas virtudes», será de gran utilidad procurar no interfieran la órbita eminentemente obrera.

No estará de sobra advertir que, incluso individuos que no tienen una formación libertaria, coinciden con lo que venimos aseverando. Esto no quiere decir que estén completamente de acuerdo con nuestra tesis. Sin embargo, como aserto de las afirmaciones que se hacen desde el ángulo sindicalista revolucionario, he aquí lo que nos dice Enrico Leone:

«Como ya he dicho, la democracia se resuelve en el criterio de la capacidad; se eliminan los privilegios tradicionales para conseguir una relación de capacidades, sin atender a la clase; he aquí el Alfa y Omega de la filosofía y de la práctica democrática. De modo que, en lugar de llegar a la abolición de las jerarquías, se conforma solamente con alterar sus cimientos; en lugar de fundarla sobre el privilegio, la establece sobre la capacidad, eligiendo a los más capaces por su inteligencia, por su saber, por su cultura, por sus títulos. A nadie maravilla, por ejemplo, que el rey de España, a los diecisiete años de edad, inaugurara el curso académico de la Universidad de Madrid; a nadie maravilla, tampoco, que las universidades americanas repartan a troche y noche diplomas de doctores honorarios a todos los reyes del mundo, por ignorantes e imbéciles que sean». («El Sindicalismo», pag. 99 y 100).

El párrafo precedente sintetiza muy acertadamente uno de los aspectos que más se prestan al engaño de los trabajadores. Tiene más importancia ahora que cuando lo describió Leone. Poniendo la vista en lo que ha sido y es el Movimiento Obrero en Estados Unidos, al instante nos percatamos a donde nos conduce la propaganda de la democracia sindical. Y no es el único país donde se ha embrutecido a los trabajadores. En México ocurre igual o peor.

Estos ejemplos, que podríamos citar en gran cantidad, ratifican el lema de los primeros internacionalistas. Poco debe importarnos que nuestros núcleos sean diminutos; lo que interesa es mantenerse firmes en nuestras posiciones, sin ser arrollados por los impostores del obrerismo, al servicio de intereses estatales y capitalistas.

Severino CAMPOS.

Arriba !

(Suite de la page 1)

uniforme portent sans cesse la livrée de l'étranger, celle de Hitler hier, celle du Pentagone américain aujourd'hui, parce que ça paie, on prétendait :

— Ils sont Espagnols, donc ils mendient... ?

On dirait, à juste titre, que c'est insulter le vaillant et noble peuple espagnol et que cette confusion est odieuse. Celle du « Fiscal » est aussi abominable.

Arriba España, c'est la devise de Franco.

Eh bien, oui, arriba, debout, Espagne, belle et chère Espagne en esclavage, debout contre un régime de bourreaux sans pitié, parce qu'ils ne tiennent que par la terreur !

P.-L. DARNAR.

(De « Le Dauphiné Libéré » de Grenoble, du 19 octobre 1963.)

Ni adulaciôn, ni reverencia : Reconocimiento

El buen amigo Fontaura, sin pretenderlo, nos ofrece un tema precioso que, por lo que a mi respecta, no quiero dejar pasar sin emitir en él mi modesto parecer.

En un «Marginal» del núm. 90 de «Espoir», sin darle más importancia de la que tiene, porque ya no puede tener màs, nos habla de esos «Alcaldes» y a la vez secretarios de Colectividades de Campesinos. Una de Amposta (Cataluña) y otra en Poliñá del Júcar (Valencia), ensalzando su labor certera y meritoria como trabajadores. responsables y conocedores de la misión que se les había confiado y a la par, asociada con ella, asumían la máxima representación de la municipalidad de dichos pueblos durante nuestra revolución. Juan Reverter y A. Rituerto, «el santo que no creía en Dios», al decir de las beatas.

No dudo un solo momento de las mínimas cualidades de honradez y actividad societaria que el «marginalista» hace de los citados compañeros, lo mismo en el aspecto productor que administrativo, descubriendo en ellos, públicamente, mucho de lo que era ignorado por la mayoría de nosotros. No se puede dudar de nada con respecto a estos dos valores que descubre Fontaura. Al contrario. Podríamos asegurar que se quedó corto.

A pesar de sus muchos años, de su gran experiencia, de la argumentación convincente que podría esgrimir para obrar como lo hace, creo que por no contrariar la corriente establecida como norma en nuestros medios, por temor a ser tildado de adulador, no ha dicho aún toda la verdad. Parece que hable con ciertas reservas por temor a ciertas críticas. Son justificadas sus precauciones y más en estos momentos que, a falta de otras actividades, todo pasa por un tamiz muy fino. Por temor a críticas y censuras, por no incurrir en pecado venial pero capaz de desfigurar la historia limpia de un militante, hay que caminar con pies de plomo y medir muy bien las palabras.

No obstante entiendo — dígase lo que se quiera — que, sin exageración, debe hablarse algo no solamente de los muertos, sino de los vivos, de los hombres que continua en la fragua, a nuestro lado. Rituerto y Reverter, dos valores importantes — como otras docenas existen — pasarían desapercibidos por ignorados. Conocidos y reconocidos en el plano local, comarcal, máxime regional, pero desconocidos en el ámbito nacional que a veces es lo que más interesa.

Suponiendo que mañana se crearan Colectividades de Campesinos en las Castillas, Andalucía y otros regiones de España, que durante la guerra civil, por tener más inminente el peligro de los frentes, no pudieron establecerse o desarrollarse con la amplitud de Cataluña, Aragón y Levante, posiblemente podría darse el caso de que en algunas de ellas, por diversas causas que una por una no citaremos: fallecimientos, ausencia, enfermeda-

(Suite en page 7.)

"Cinco rostros de la poesia"

Con este título, el joven poeta ecuatoriano Galo René Pérez, ha dado a la estampa un volumen de 370 páginas, bajo el signo de la Editorial Universitaria. Integra cinco ensayos donde aparece el drama y perfil de otros poetas contemporáneos, que dejaron tan profunda huella en este arte, tales como Miguel Hernández, García Lorca, César Vallejo, Barba Jacob y Pablo Neruda. Vale decir, la cantera encantada más hermosa de nuestra generación y sin duda una de las más prominentes de nuestro siglo.

Cualquiera y cada uno de estos artífices del verso, por la resonancia e influencia que ejercieron en nuestra poesía, ha sido comentado y estudiado en todos los ángulos. Pero a medida que el comentarista y lector se adentran en su obra, descubren nuevas facetas, sentimientos que parecían olvidados, fibras sensibles que tiemblan al soplo del aliento o se deshacen en melodía al confundirse en un alma sola. Siempre hay algo en esta obra chorreando imágenes que sobresale de las páginas e incrusta en los sentidos humanos. Tal el milagro de estos rostros que Galo René Pérez nos presenta con esa sencillez y ternura propias del poeta.

Este libro de René Pérez, como la «Escala del Sueño», de Carlos García Prada, son obras de siempre. Que deben encontrarse al alcance de la mano para recurrir a ellas en aquellos momentos en que el hombre duda. No más puede uno agregar pues, que tema y motivos fueron tratados en mi «Poesía del destierro». Por ello es admirable encontrar poetas como Galo René Pérez que estudian y observan las figuras humanas y la anchura de una obra ya clásica, en su conjunto, y emotiva con ese calor y dulzura con que se dialoga con las grandes emociones. Porque sólo así, abriendo al alba la imaginación, recorriendo los mismos senderos, bebiendo el agua de sus fuentes y comulgando con sus pasiones, es posible acercarse a estas figuras que dejaron de representar imagen humana. Hablando el lenguaje que los hizo gemir y escuchando los cantos con que se han inmortalizado, es como las almas se engrandecen y cobran majestad en el tiempo que se esfuma en la carrera veloz para adquirir inmortalidad.

De Miguel Hernández, que ha tenido un minuto histórico para desparramar su poesía en un periodo lleno de sombras y tiros y en la oscuridad de un presidio exhaló la última estrofa, Galo René Pérez corre a través de pueblos y aldeas con la esperanza de poder tropezar con el poeta pastor que obra tan fresca dejó a nuestro tiempo. Y recorre esa España, ya de muchos olvidada por ese gran dolor que nos parte el cuerpo y el alma, para acercarse hasta Andalucía, y llegar a Viznar, el rincón desaparecido donde se abrió la fosa camún y en la cual se volcaron los fusilados, restos mortales de Federico García Lorca.

René Pérez consigna que la negredumbre falangista, para ocultar su crimen, plantó pinos sobre aquel foso para que el tiempo, sobre la noche de los sacrificios, reserve a la leyenda, lo que la noche transfundirá con sus faros apagados al viandante y a los pájaros nocturnos. Sobre la tumba de García Lorca, la ignominia plantó pinos, con ánimo de ocultar lo que no tiene nombre, olvidándose del motivo tan poético con que se solemnizaba este sepelio. Porque a su rumor cantaron a este vegetal las glorias de Rubén Darío, Federico Mistral y Ramón Cabanillas, que así se solidarizan y hermanan en el cercenado verso de Federico. Y en tanto la estrofa reviente a flor del labio humano, y en cuanto la rosa aparezca apuntando en el capullo y los pájaros trinen, los gitanos se contorneen en un requiebro o desaparezcan en el viento mordidos por un jipio... que en tanto permanezca en pie Granada la bella y las callejuelas empedradas del Albaicín, los jardines de Almería y se perfile en el rostro de sus habitantes la sal y pimienta de la morería, García Lorca estará con nosotros, con América, con España y con Andalucía.

César Vallejo ha llegado a Quito desde Santiago de Chuco. Ambiente y paisaje agrestes que campea en «Trilce» y en «Los heraldos negros». Eso ocurrió hace algún tiempo, cuando nuestra juventud pretendía escalar los Aconcaguas y Vallejo determinóse a descender al valle. Nosotros, por huir de la tierra a las alturas, y él, por acercarse al hombre de las ciudades, de los ríos y los mares. Aqui encontróse con su corazón entristecido y liberó una poesía tan propia que ya circunda el globo. Ni él se ha figurado que navegaría por tan ignotas regiones y que ni la muerte le dejaria tranquilo en brazos del cansancio.

Y de Vallejo, René Pérez nos identifica con su drama y el mundo habitado por el poeta que, desde la cordillera andina, escapó cual perseguido por el destino para esconderse en el corazón de Europa, sin haber encontrado sosiego ni tranquilidad. Y de ahí que su poesía nos recuerde explosiones volcánicas, con esos sus rugidos de gigantes encadenados en el subfondo de la tierra. La poesía de Vallejo pareciera un rayo divino que desciende de los cielos con ánimo de despedazar la potencia mineral que cubre a nuestro globo.

Y se ha quedado sin ánimos. Exhausto entregóse a la muerte, cual si arrojara su cuerpo al tibio remanso de un riacho semicubierto de exótica vegetación, en un esfuerzo por encontrarse, restituirse, reintegrarse. Vallejo, el prófugo perseguido y su obra dolorida, nos quedan aquí, en esta alabanza de las cosas bellas, para recordarnos cuanto puede el espíritu y cuán trágida es la inmortalidad. Porque Vallejo se ha labrado su monumento con gemidos y exhalaciones, y se volcó a nuestra generación como una tormenta, desde la cumbre y aún no se ha detenido. Es desgarradora su profesía «¡España, aparta de mí ese cáliz!».

Galo René Pérez, en este paisaje de la poesía, nos vincula con Porfirio Barba Jacob, el eximio colombiano hace poco desaparecido, para decirnos cómo son los valles del paraíso que tantos poetas cantaron. Porque desde Guillermo Valencia a José Asunción Silva y desde Rafael Maya a Rafael Pombo, qué de emociones no atrae en estas páginas saturadas de estrofas. Y en Chile se encuentra con Pablo Neruda, con el gran Neruda, que muchos de nosotros combatimos porque nos ha desacreditado con sus éxitos. René Pérez sigue la exposición, desmenuzando en su vasto repertorio entre aquellas composiciones surrealistas tan discutidas. Y Pablo Neruda permanece inalterable entre sus vigorosas imágenes y su concepción profundamente dramática de la vida.

Estos «Cinco rostros de la poesía» de Galo René Pérez, constituyen un elogio yun presente para cuantos vivimos cerca de este arte y nos identificamos con sus grandes cultoros. El autor hechó mano de cinco maestros del verso y de cinco estilos, ya conceptuados como clásicos por cuanto profundamente han influído sobre la poesía castellana contemporánea.

Campio CARPIO.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

REPORTAGES

Protestas contra el franquismo en el Uruguay

En Montevideo
se celebra el Dia de la Raza con incidentes

El 12 de octubre en Montevideo, apesar del mal tiempo, se reunieron varios cientos de personas ante la convocación del Movimiento Uruguayo de Solidaridad con el Pueblo Español, en el monumento de la Avenida Agraciada y La Paz, para recordar el «Día de la Raza» ,en el que se hizaron las banderas uruguaya y republicana española.

La parte oratoria estuvo a cargo del educacionista Luis Güidotti, de la Federación Uruguaya del Magisterio, y del Profesor Carlos M. Rama, en su calidad de presidente del Movimiento Uruguayo de Solidaridad con el Pueblo Español.

Los oradores exaltaron el contenido popular de la confraternidad hispano-uruguaya, y aludieron a los problemas políticos contemporáneos en España, y en especial las huelgas de los mineros asturianos y la falta de libertades públicas en aquel país.

Durante el acto se colocó al pie del monumento una corona del Club Español, que los asistentes respetaron, pero seguidamente se hizo presente un grupo de sus asociados a los que acompañaba un agregado de la Embajada de Franco en el Uruguayo. Estos pretendieron incorporar a la corona la bandera roja y gualda del régimen franquista, y retirar la bandera republicana. Los dos grupos cruzaron insultos y amenazas, que la fuerza pública impidió que se convirtieran en hechos. Fianlmente, los provocadores, cuya presencia no estaba por lo demás autorizada por la policía, debieron retirarse, y el acto adquirió un sentido de desagravio por los asistentes antifascistas.

Es de recordar que el año pasado, en la misma fecha y lugar, hicieron uso de la palabra los embajadores de Franco y de Salazar, y se suscitaron asimismo numerosos incidentes con la asistencia republicana.

PROXIMO ACTO

El Movimiento Uruguayo de Solidaridad con el Pueblo Español anuncia su próximo acto, en apoyo a los mineros asturianos en huelga, para el próximo viernes 18 de octubre a las 20 horas, en el salón de actos del Sindicato Médico, en la calle Colonia y Arenal Grande.

AGRUPACION ASTURIAS LIBRE
MONTEVIDEO

(Informativo que ofrece a «ESPOIR», de Toulouse, la Agrupación «Asturias Libre» de Montevideo).

NUEVOS INCIDENTES ANTIFRANQUISTAS EN EL URUGUAY

Montevideo, 12 octubre (A.A. L.). — En ocasión de la celebración de la fiesta de la Raza, el Movimiento Uruguayo de Solidaridad con el Pueblo Español celebró hoy, un pequeño acto público al pie del monumento de «España al Uruguay», sito en la intersección de las Avenidas Rondeau y Agraciada con la calle Galicia.

En él se recordó la llegada de Colón a América, los crímenes de la dictadura franquista y los actuales sufrimientos que padecen los heroicos huelguistas y deportados asturianos.

En este mismo lugar, hace exactamente un año, este hecho histórico fué conmemorado por las Embajadas de Franco y Salazar, aprovechándose que la Comuna de Montevideo se hallaba, en esa época, en manos del Partido Blanco.

Todo se desarrollaba hoy pacíficamente hasta el instante en que finalizó su participación el Dr. Rama. En ese momento, un grupo de unos doce franquistas se acercó al monumento y colocaron una pequeña bandera monárquica sobre un gran bouquet de flores. Instantáneamente, quien informa, acompañado por otros compañeros, retiró la bandera franquista y se obligó a los fascistas a dar marcha atrás en su intento provocativo.

Posteriormente, tras ligeros incidentes y con la intervención de las fuerzas de policía, los franquistas hubieron de retirarse fallando estrepitosamente en su intento provocativo.

Entre esta patota (cuadrilla), se destacaron algunos conocidos rompehuelgas, varios miembros de la Embajada franquista y dirigentes del Club Español, acompañados de otros elementos de la dictadura que asola a España. De todos ellos se tiene completa filiación.

Por «Asturias Libre»,

PARDO ARIAS

Montevideo, 12 de octubre de 1963.

Imágenes del Canadá

Piratería sindical en los Grandes Lagos

El gangsterismo ha tomado tal preponderancia en Norteamérica, que ya no se limita solamente a explotar y propagar el culto del vicio en todas sus formas, sino que, en sus afanes crematísticos, ha llegado hasta invadir las mismas organizaciones obreras, ¡los sindicatos!

Alan Phillips, en una serie de artículos que viene publicando en la revista «Maclean's», ha descrito minuciosamente las artimañas de que se sirven los jefazos de la «Cosa Nostra», «Mafia» para esquilmar los trabajadores, particularmente los marinos, y los portuarios.

Diríamos que esa gentuza siente cierta debilidad por las actividades marinas; lo que no es de extrañar, ya que hasta hace pocos años los barcos eran el único medio por el que llegaban a estas costas el opio y demás narcóticos orientales. Mas dejemos por hoy el repugnante contrabando del opio y pasemos a relatar otros aspectos de la piratería, tal como se practica en los Grandes Lagos del Canadá.

La historia empezó en 1949, cuando Hal C. Banks fué traído ex-profeso de los Estados Unidos por Claude Jodoin (presidente de la Federación de Sindicatos Canadienses (C.L.C.), para destruir la vieja sindical Canadian Seamen's Union, tildada de comunista.

Banks, que a pesar de haber sido avalado hasta por compañías de transporte y el mismo Jodoin en persona, se le rechazó la aplicación de ciudadanía en este país — debido a su pasado inmoral —, ha demostrado ser un individuo capaz de valérselas por sí mismo, no solamente para terminar con los sindicatos adictos a Moscú, mas para enfrentarse con sus mismos padrinos y destruirles también a sangre y fuego, en una guerra sin cuartel, dirigida contra los líderes adversarios, los barcos controlados por otras uniones y los marinos recalcitrantes a engrosar su sindicato.

Durante la primera década, a la cabeza de la Seafarer's International Union, las fechorías de Banks hicieron que la federación de sindicatos lo expulsara en 1960; pero aquel acto, que lo colocaba frente a una organización de un millón de afiliados (C.L.C.) no lo intimidó ni mucho menos. Por el contrario, las escaramuzas se convertirían en batallas campales y éstas en guerra abierta contra todos, al extremo de forzar la intervención del gobierno, pedida a gritos por los jefes de una decena de sindicatos que controlan los 40.000 obreros de los Grandes Lagos.

Un año ha tardado la comisión investigadora, dirigida por el jurista T. G. Norris, de Vancouver, en rendir cuenta de su gestión. Su extenso informe, según declaraciones de Mr. Pearson (primer ministro) es grave documento, en el cual queda reflejada con toda exactitud, datos, fechas, nombres y cifras, la cruda realidad de la situación. Situación más que delicada a resolver, para un gobierno liberal, cuya precaria y corta vida puede depender fácilmente de un desliz en la elástica interpretación de lo que, en términos capitalistas, denomina principios democráticos. Pues pese a las recomendaciones que T. G. Norris hizo a principios del mes de julio pasado, instando al gobierno a posesionarse de todas las sindicales marinas y principalmente del S.I.U., para terminar de una vez con la piratería sindical en los mares interiores, ninguna decisión se había emprendido hasta ayer, 11 de octubre, cuando la asamblea general acordó tomar bajo control gubernativo cinco de los sindicatos citados. Y esto, después de haber agotado todos los recursos de entendimiento y coexistencia pacífica entre las organizaciones en litigio.

La reacción no se ha hecho esperar, sobre todo en Estados Unidos, donde George Meany, presidente de la mastodóntica Federation of Labor — Congress of Industrial Organisations — (A.F.L.-C.I.O.) que tiene 12 millones y medio de afiliados, ha desafiado al gobierno del Canadá y advertido, que el ataque al S.I.U. significa un grave atentado contra el sindicalismo libre y la democracia; al mismo tiempo ha pedido a todos sus miembros, apoyen incondicionalmente a Banks y su sindicato. El asunto ha tomado aún más relieve y carácter diplomático, al intervenir también en los mismos términos, el secretario del trabajo de los EE.UU., Mr. Wirtz.

En Ottawa, las declaraciones de George Meany y de Wirtz, han hecho el efecto de una bomba, efecto que el líder de la oposición, Diefembaker, ha querido explotar sin éxito, ya que Pearson ha arremetido con brío, afirmando que los más peligrosos enemigos del sindicalismo libre son aquellos que asesinan y terrorizan a sus militantes. Estos son los factores que Wirtz, Meany y todos los ciudadanos que aman la libertad, deben de tener presente.

Mucha verdad contienen las palabras de Pearson y muy difícil nos sería juzgar personalmente actitudes de unos y otros, cuando las consideramos normal producto de la corrompida sociedad en que vivimos.

Pues, ¿qué podríamos reprochar a un gangster disfrazado de sindicalista o de cura, porque viva como un maharajá, a costa del sudor de los demás? Ello sería más que ridículo; lo mismo que sería torpe pretender reprochar al Estado que lo aprehenda, ya que tanto el uno como el otro no hacen más que cumplir misiones **idiosincrásicas.**

Sentimos, no cabe duda, la intervención del gobierno en los asuntos sindicalistas, porque ello significa un escalafón más hacia abajo, en esa marcha regresiva que sigue el sindicalismo en Norteamérica.

¡En esa marcha macabra que le conduce, a grandes pasos, hacia los tenebrosos e infernales abismos, en los que todo se disipa y desvanece!

Acracio ORRANTIA

Le marxisme dans ses dégénérescences

(Suite de la page 8)

question par une analyse objective du programme marxiste intégral, c'est-à-dire à partir du moment où l'Etat communiste s'est approprié la richesse économique. Nous en avons constaté les résultats désastreux. Mais pour que le programme intégral puisse être appliqué, il doit traverser ce stade qui, selon moi, non seulement empêchera la réalisation des postulats constructifs de la doctrine marxiste, mais fera remonter la Révolution elle-même à son point de départ.

Si nous excluons **à priori** les concepts catastrophiques de cette production cahotique, résultat du système bourgeois qui, en agglomérant la population et en créant la centralisation économique et politique du capitalisme, mène **à l'accroissement de la misère,** nous verrons s'écrouler tout l'édifice de la doctrine marxiste.

Selon Marx, qui se basait sur les procédés de production de la bourgeoisie de son temps, la petite industrie serait contrainte à se confondre avec le prolétariat. Ce dernier devait donc se résoudre à être à merci de la bourgeoisie, c'est-à-dire des patrons despotiques qui imposeraient des tarifs inacceptables à la production et à la consommation, et fatalement la conscience révolutionnaire mûrirait dans le prolétariat, qui submergerait le régime bourgeois et se rendrait maître du pouvoir économique et politique. L'histoire contemporaine de la production bourgeoise a prouvé combien tout cela était faux. Et tout cela est faux parce que nous pouvons constater précisément que le contraire est vrai. Si la centralisation des capitaux a pu se produire en partie, elle n'a pas détruit la petite industrie, au contraire, cette dernière s'est considérablement développée. Et en ce qui nous concerne l'accroissement de la misère, c'est également faux, parce que nous pouvons constater que dans les villes où l'accroissement capitaliste se manifeste, les conditions du prolétariat s'améliorent également; ou bien, c'est que ce développement n'existe pas.

Pourquoi ? Parce que la volonté de quelques individus impose par la grève et les menaces **d'insurrection des conditions de vie meilleures. Comme vous pouvez le voir,** le concept catastrophique de la **misère croissante** est loin d'être un facteur qui pourrait déterminer la faillite du système capitaliste. C'est ce concept, au contraire, qui le maintient au pouvoir. Seul, le facteur déterminant de la volonté peut le miner et le détruire.

⁂

Admettons donc que le prolétariat réussisse, par la révolution, à renverser le système capitaliste actuel et qu'il puisse se prévaloir du « pouvoir politique ». Comme l'annonce le manifeste communiste, il arrachera peu à peu tout le capital bourgeois, centralisera toutes les branches de production sous l'égide de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat « organisé en classe prédominante ».

Si le pouvoir politique prolétaire entend **« arracher peu à peu le capital bourgeois »**, il est à présumer que toute la richesse économique bourgeoise ne se trouve pas entre les mains de l'Etat communiste et qu'une partie en soit restée aux capitalistes.

Et maintenant supposons que tel gouvernement « **prolétarien** » le soit vraiment, il semblerait que la partie possédante qui resterait encore du domaine économique bourgeois (amputé de sa domination politique) se mouvant dans une ambiance hostile à son véritable intérêt de classe, soit forcée de dépérir **peu à peu** pour se libérer des obligations qui leur seront imposées par la classe détenant le pouvoir politique.

Examinons le vrai et le faux de cette éventualité.

Nous croyons avoir clairement démontré que l'Etat peut acquérir sa **raison d'être** à condition qu'il défende les intérêts d'une classe privilégiée et non l'intérêt de tous. La classe privilégiée sera précisément celle qui détiendra encore une partie de la richesse sociale et non pas le prolétariat qu'on maintient sous le régime du salariat.

⁂

Dans le système économique actuel, nous constatons que les valeurs intellectuelles pures ne peuvent pas se manifester parce que, parfois, sinon toujours, elles se trouvent parmi ceux qui détiennent la richesse.

En général, les capitalistes sont entraînés au jeu de la spéculation économique, commerciale et financière qui empoisonne la conscience et l'esprit des plus intelligents d'entre eux.

Nous les connaissons bien ces combinaisons financières qui consistent, pour accaparer un marché ou pour obtenir des monopoles, à acheter les faveurs de l'Etat, lequel, étant composé d'hommes honnêtes ou malhonnêtes, généreux ou égoïstes, se laissent entraîner par les courants corrompus du système qui consiste à vendre les faveurs aux plus offrants. Pourquoi de tels phénomènes ne se produiraient-ils pas sous un régime communiste qui cultive encore certaines cellules embryonnaires du système capitaliste ? Et ces cellules engendrent **« des rapports déterminés nécessaires et indépendants de la volonté ».** Ce qui revient à dire — en interprétant Marx à la lettre et dans l'esprit — « indépendamment de la volonté des individus qui détiennent le pouvoir politique et économique », lesquels s'unissent et se complètent.

Ainsi donc, la Révolution, après s'être débattue dans un cercle tragique, en reviendra à son point de départ.

Et c'est, du reste, l'histoire de toutes les révolutions politiques.

⁂

L'anarchisme, n'étant pas un parti politique, détruit l'Etat. Celui-ci détruit, plus rien ne permettra la formation de classes privilégiées, parce que ceux qui auront détruit le pouvoir placeront les membres de cette classe au même niveau que les leurs, et ils se confondront avec eux; de telle façon que les hommes s'accoutumeront à ne pas voir dans l'Etat le **guérisseur** de tous les maux sociaux. Voilà pourquoi l'anarchisme peut, au moyen de sa force combative, propager par l'exemple la préparation des esprits à se passer de l'Etat. Voilà pourquoi, au cours des périodes révolutionnaires et insurrectionnelles, il s'évertuera à empêcher la constitution d'autres pouvoirs et alors la classe productive se trouvera en mesure de prendre elle-même ses responsabilités, afin qu'elle puisse, par ses propres moyens, produire et consommer. De même, les initiatives pour la défense des intérêts prolétariens, au lieu de partir d'en haut comme jadis, partiront d'en bas et on habituera les producteurs à se mouvoir et à penser.

C'est là l'unique solution pour laisser la richesse sociale entre les mains de ceux qui l'ont créée.

Alors la lutte de classes pour le bien-être et les intérêts particuliers ne sera plus qu'un tragique souvenir.

L'anarchisme, à la différence des partis politiques, est égal à lui-même dans ses manifestations exterieures et intérieures.

METEOR

COLLABORATION

Actualidad

El Congreso de la C.N.T. y la disolución de la F.I.J.L.

PARA nosotros, apesar de la multiplicidad de noticias que aparecen en la primera página de los periódicos, los acontecimientos más importantes de la semana son el III Congreso Intercontinental de Federaciones Locales de la C.N.T. y la disolución de la F.I.J.L., anverso y reverso de una medalla.

La «tolerancia» que se ha tenido con la C.N.T., autorizando este Congreso en Toulouse, contrasta con la disposición administrativa tomada contra la F.I.J.L., antes incluso de que, judicialmente, se haya podido probar ninguna de las acusaciones formuladas contra los miembros de esa organización detenidos. ¿Quiere con ello demostrarse que se ha decidido convertir a los jóvenes libertarios en cabeza de turco ofrecida a Franco para satisfacer sus exigencias?

Si ello es así, la organización confederal, en su Congreso, ha marcado, de manera que no deja lugar a dudas, su protesta ante tal medida y su voluntad decidida de reclamar la solidaridad de todos los hombres y organizaciones amantes de la libertad, en favor de los jóvenes libertarios detenidos y de la organización juvenil disuelta en Francia, donde jamás ha tenido actividades que pudieran ser consideradas susceptibles de caer bajo alguna de las leyes que constituyen el Código penal de este país.

Con ello queremos decir que, al caer duramente con toda la fuerza del Estado francés, solidario del Estado español — todos los Estados son solidarios entre sí — contra las Juventudes Libertarias, de hecho la C.N.T. se siente herida en su propia carne, por cuanto, en su mayoría, estos jóvenes libertarios hoy puestos fuera de la ley, pertenecen todos a la C.N.T.: son, todos o la mayor parte, afiliados a nuestra organización.

Sabemos bien lo que se busca, con esta discriminación; sabemos perfectamente que el franquismo, al hacer blanco de sus iras a los jóvenes libertarios, piensa restar fuerza a la C.N.T., privándola de la acción de sus promociones jóvenes, para el régimen franquista los elementos más peligrosos. Sobre todo, porque son desconocidos, porque no están fichados, porque tienen muchas más posibilidades de actuar en España, porque son fuerzas nuevas, con el dinamismo y el entusiasmo propios de la juventud.

Por eso se las ataca, se las cerca; por eso se condena duramente a los jóvenes en España y se les pone fuera de la ley en Francia.

El Congreso confederal de la C.N.T., en el que hay, como delegados, viejos, jóvenes y de mediana edad, ha sido unánime en protestar contra la arbitrariedad cometida y en declarar su completa solidaridad, su profunda simpatía e identificación con las Juventudes Libertarias.

Ojalá todas las demás organizaciones antifascistas exiladas fijen con la misma claridad su actitud solidaria... Porque hay un adagio español que dice: «Cuando veas las barbas del vecino pelar, pon las tuyas a remojar».

El camino que el Poder sigue, en sus limitaciones de libertad, es siempre el mismo. Ayer se puso fuera de la ley al Partido comunista; hoy la misma medida cae sobre la F.I.J.L. Mañana podrán ser otras organizaciones y otros partidos.

En Italia, en Alemania, así se empezó. En este último país se comenzó matando a Landauer; se terminó asesinando a Walter Rathenau. Se disolvieron las organizaciones extremistas; se acabó disolviendo las organizaciones de derecha. Se empezó metiendo en la cárcel a los comunistas, los sindicalistas, los anarquistas. Se acabó llevando a ella y a los mismos campos de exterminio en que se había liquidado a los primeros, a los socialistas, a los liberales y a los católicos.

Opongámonos con todas nuestras fuerzas a que peligrosos precedentes liberen las manos del Poder para sucesivas medidas represivas que el franquismo, estimulado por el éxito, no se privará de solicitar. Que para él, el odio y el deseo inextinguible de exterminio abarca un abanico amplísimo de fuerzas de oposición que van de la extrema izquierda a una muy moderada derecha.

Por instinto incluso de conservación, si el deber solidario no bastara, se impone salir al paso de medidas que son un escarnio y una negación total de los tan cacareados Derechos del hombre y del ciudadano, de las no menos cacareadas libertad y democracia.

Sobre el III Congreso Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio

El Congreso confederal sigue desarrollando sus sesiones en la Sala de la antigua Facultad de Letras de Toulouse.

Asisten un centenar de delegados, representando, entre delegaciones directas e indirectas, unas doscientas Federaciones Locales.

Está representada la C.N.T. de Inglaterra, Bélgica y Venezuela y han mandado mensajes y acuerdos las Federaciones Locales de la C.N.T. exilada de Méjico, Argentina, Canadá, Panamá, Estados Unidos, etc.

Han enviado saludos al Congreso, expresando su simpatía y su solidaridad, la Comisión Intercontinental de Relaciones, el Secretariado Internacional de la A.I.T., la Federación Nacional de la Industria Ferroviaria, la S.A.C. de Suecia, la Comisión de Relaciones de Rhône-Loire, la Federación Obrera Regional Argentina, la Comisión de Relaciones de Panamá, el Núcleo de la C.N.T. en el Brasil, el Consejo Nacional de S.I.A. en Francia, la Confédération Nationale du Travail de Francia, la Syndicalist Workers' Federation de Gran Bretaña, la Comisión de Relaciones del Núcleo de Bélgica, el Grupo Libertad de Allen Park, y numerosas Federaciones Locales de Francia y otros países.

Pese a la pasión habitual en nuestros comicios, las sesiones transcurren con gran alteza de miras, aprobándose los informes y las gestiones después de críticas razonadas que pueden y deben servir para el futuro.

Hasta el momento, no podemos publicar ninguna Moción, porque aún no ha terminado el trabajo de las Ponencias que se han nombrado.

Iremos informando a nuestros lectores de las más importantes resoluciones de este Comicio.

Protesta del Congreso de la C.N.T. por las persecuciones desencadenadas contra las Juventudes Libertarias

En la segunda sesión del Congreso confederal que en estos momentos — 23 octubre 1963 — se está celebrando en Toulouse, la Delegación de Londres presentó al comicio reunido, la siguiente **Declaración**, aprobada por unanimidad por los congresistas:

« Con ocasión del tercer Congreso Intercontinental de Federaciones Locales, esta Delegación tiene particular interés en que nuestro saludo sea destinado a los compañeros que luchan en España, a los presos sociales que sufren condenas bajo la tiranía franquista y, como paradoja política del llamado Mundo Libre, para los compañeros encarcelados en Francia.

« Sobre este particular, debemos manifestaros, y lo hacemos responsablemente, para que lo recoja nuestra Prensa y aquella que lo desee hacer, los compañeros de Inglaterra, y sin duda la generalidad de los españoles exilados, al contemplar la complacencia del Gobierno francés hacia la dictadura franquista, elevan su más enérgica protesta, ante las detenciones de militantes libertarios.

« Los compañeros de Inglaterra, españoles algunos que lucharon por la liberación de Europa y muy particularmente de Francia, no pueden contemplar impasibles este avasallamiento de los derechos del hombre, de la libertad de pensamiento y ante la injusticia que se comete contra este grupo de militantes.

« En nombre de esos compañeros, y estamos convencidos que lo hacemos también en nombre del Congreso y de cuantos antifascistas existen por doquier, reclamamos la libertad de los compañeros que se encuentran encarcelados en París.

« La Delegación de Londres. »

Prosas del otro lado del muro de la vergüenza franquista

LIBRE

Esto de ser libre se ha confundido con exceso. Yo creo que tiene la culpa la política desde que Rousseau especuló con la libertad de la criatura humana y los republicanos frances adoptaron la «liberté» como base, fundamento y fin de todos sus actos; desde que la política democráticza se adjudicó la libertad en usufructo con exclusión de segundos y, en fin, desde que las masas proletarizadas lucharon por cierta hermosa libertad, ser libre cuesta una barbaridad. Porque nadie entiende la libertad llevándola à un término abstracto como hasta ahora han intentado hacer las demagogias de cada lado con mejor o peor fortuna. La libertad es una cosa múy concreta. La libertad es ser libre. ¿Lo firma Pero Grullo? No tanto. Porque ser libre es una especie de estado de gracia, una cualidad «ad navitate» genuina. Así serán libres los hombres que nacieron libres y habrá libertad en el seno de una comunidad regida o mantenida por hombres que nacieron libres. Es muy sencillo de comprender. Por ejemplo, el canario no es un pájaro libre, puesto que se aclimata a la vida de la jaula. Es libre la golondrina, que, enjaulada, se rompe la cabeza contra los hierros de su prisión. Es libre el potro salvaje, que, domado, pierde el brillo del pelo y, a veces, el movimiento de sus brazos y piernas o engorda el hígado. No es libre el perro, que necesita la compañia del hombre y se presta a ser domado hasta límites tiernamente ridículos. Es libre, feroz, implacablmente libre el gato a quien ninguna necesidad logró domesticar, que trata al hombre de igual a igual y que desde los tiempos de Adán se ha negado a servir a otro amo que a su propio albedrío. En la especie humana hay individuos libres y otros que no lo son. Y en esta cosa tan sencilla reside lo que los políticos han enmascarado durante siglos. No se trata de libertad, esa libertad colectiva, popular, abstracta, sino en primer término de la libertad individual. Una de las frases más explosivas que jamás oí me la dijo un ruso blanco, exilado de su patria por la revolución bolchevique.

— ¿Los rusos? No son más libres ahora que en tiempos del zar Nicolás. Viene a ser lo mismo. No nacieron libre. No lo llevan en el estómago.

De eso se trata. De llevar la libertad en las entrañas como un instinto tan poderoso o más que el de conservación. De sentirse atado y roer la cuerda y dejarse los dientes en la soga para al fin ser libre. De escalar las murallas que la sociedad ha interpuesto al libre albedrío, rompiéndose las uñas, hiriéndose el cuerpo para al fin saltar al otro lado y seguir sintiéndose libre. O morir heroicamente, dulcemente, a veces en un sillón, con una sonrisa, cuando alguno o algunos nos han atado demasiado bien. El ser libre produce un hondo terror a la sociedad. Intuye ésta que no es un inadaptado, sino una criatura capaz de adaptarse sólo a lo que elige. Intuye que no es un desobediente, sino un ser humano que sólo obedecerá a quienes cree que hay que obedecer. Ni uno solo de los esquemas mentales o vitales de nuestra sociedad sirven para detener al hombre libre. Yo sé que muchos — tal vez no sean tantos — se sentirán escandalizados por estas pequeñas y humildes verdades.

— ¿Y qué? ¿Se ha de campar al antojo, sin freno y sin ley? — gritarán.

El hombre libre puede responder:

— Frenos, sí. Los que yo elija. Leyes, sí. Las que encuentre justas.

Unos cuantos estudiosos de la psiquiatria estamos haciendo un estudio sobre los trastornos de la libertad, que son estados individuales dentro del gran grupo de las disfunciones de la afectividad. Por poner un ejemplo expresivo: estamos estudiando esa cosa tan simple que es la aerofagía — la ingestión de aire —. La aerofagía produce trastornos muy alarmantes: disnea, presión del tórax, dolores rameados hacía los miembros superiores. Sabemos que en el aire ingerido en forma de bolsas presiona el diafragma y éste agobia la punta de la víscera cardíaca. Lo que no sabemos es por qué un ser humano en determinadas circunstancias empieza a tragar aire y éste se inmoviliza en su estómago o su intestino. Hace muy poco localizamos una causa psíquica para tales crisis en un muchacho de veinte años. Inexorablemente siempre que el joven contrariaba su instinto de libertad, su voluntad de libre albedrío, se le presentaba un violentísimo y dolorose ataque de aerofagía. Más de treinta radiografías le llevaban hechas al infortunado muchacho, con lo que logramos descubrir sólo que, en efecto, tenía una bolsa de aire. Una radiografía más y se hubiera descubierto, a lo peor, un cáncer.

— A Vd. le duele la libertad — dije.

Y mientras un amigo médico estudiaba la zona timpanizada del abdomen del joven, yo pensé con alegria que cuando me obligan a asistir a un «cock-tail» se me levanta una jaqueca espantosa, y que cuando alguien quiere mandarme sin razón, me duele el brazo izquierdo insoportablemente. Y no sé por qué bendije estos dolores que me devolvían la conciencia de que tras mi corbata había un ser libre como esa golondrina que se rompe la cabeza contra la jaula antes que vivir dentro de ella.

Alfonso PASO.

— ¿Y puede vivir Alfonso Paso en la jaula de la España franquista? — N. de la R.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

INTERNATIONALE

Ante la disolución de la F.I.J.L.

Llamada a la solidaridad

La C.N.T. de España en el Exilio, reunida en su Congreso ordinario anual en Toulouse, ha sido informado de la medida Administrativa por la cual ha sido disuelta la Organización juvenil libertaria (F.I.J.L.).

Esta determinación se inscribe, sin duda, dentro del cuadro de concesiones mútuas entre los Ministros del Interior y de la Gobernación de Francia y España.

El fascismo franquista, cínicamente osado, consuma friamente sus crímenes y después trata de justificarlos en base de concesiones al Gobierno Francés en cuanto a intereses financieros, comerciales, lucha anti-O.A.S. u otros, para persistir en su furia persecutoria contra la oposición activa a su política genocida.

Un exponente de oposición dinámica y efectiva a la arbitrariedad es la Juventud Libertaria. Vanguardia del anhelo de toda la juventud española que ansia justicia y libertad, la fuerza de arrastre de su acción generosa y romántica constituye un ejemplo contagioso que el fascismo teme y con razón; más o menos pronto la juventud española toda, y el pueblo adulto, seguirán el ejemplo juvenil libertario.

El fascismo, consciente de esta realidad, inmola dos jóvenes libertarios que ningún delito habian cometido: J. Delgado y F. Granados. Objetivo: aterrorizar por el ejemplo del tétrico garrote.

Todo ello es perfectamente lógico dentro de esa lógica fria e inhumana que el fascismo ha evidenciado ante el mundo desde que mostró su feroz fisonomia política: el exterminio de sus adversarios es su razón de ser. La sangre de sus víctimas es su alimento esencial; como los vampiros.

Que esta política genocida, que esta morbosidad tenga proyecciones y complicidades en los pueblos libres, que tan cruelmente sufrieron en su propia carne, los efectos de esta política, es objetivamente incomprensible.

Que intereses menores primen sobre el interés permanente de los valores humanos, sobre principios morales en defensa de los cuales millones de hombres murieron, es razonablemente una traición.

Que quienes lucharon y sufrieron en defensa de la causa de la libertad y de la democracia se vean aún perseguidos como malhechores, presos y privados del sagrado derecho de ser libres y como tales combatir por la liberación, significa una afrenta y una ingratitud.

La C.N.T. cree que, contra toda complicidad, contra toda tolerancia al fascismo franquista, los hombres libres — sus entidades sindicales, políticas, estudiantiles, etc. — harán prevalecer el sentimiento de justicia y las prácticas de solidaridad.

Como en toda circunstancia en que la libertad es escarnecida y sus defensores ultrajados, presos y perseguidos, la C.N.T. proclama solemne y formalmente su más completa solidaridad con las víctimas del fascio-franquismo.

Vé la C.N.T., en estas víctimas, el signo precursor de otras — el fascismo es insaciable — y llama la atención a todos los hombres de buena voluntad para que se apresten sin demora a conjurar la amenaza.

Reclama una acción activa y eficaz en defensa de las víctimas de hoy — las Juventudes Libertarias — e invita a todos, hombres y sectores libres, a asociarse al repudio a la tirania y a la protesta enérgica que la C.N.T. exilada proclama.

Instamos a todos a reclamar una justicia reparadora — una libertad inmediata de los jóvenes libertarios presos y su derecho a actuar libremente organizados — pues mantener sanciones discriminatorias cuales las que motiva nuestra expresión de solidaridad, implican obligar a una vida clandestina a quienes ciertamente nada podrá impedir que continuen su combate, hasta que la tirania desaparezca y la Libertad triunfe en España y en el Mundo.

Por el Congreso:
El Secretariado Intercontinental.

El hombre y sus convicciones

Declaramos sinceramente, sin falsa modestia, que la discriminación que merece el tema que damos como epígrafe a este artículo, mereceria ser analizado por plumas más competentes que la nuestra, pero hacer lo que se puede y ofrecer lo que se sabe o se tiene, hacia el mejor fin, no ha de interpretarse cual una osadia incongruente. Y como no es mera distracción lo que nos lleva al tema, y creyendo estar en los cabales, entraremos en él.

Con frecuencia, se suele oir de boca de buenos compañeros la manifestación quejumbrosa y defeccionista de: «Estoy perdiendo la fé en los hombres y en las cosas». Y suele decirse esto, ya por errores observados o por reveses recibidos, ya por no compatir el giro de determinadas actitudes o acontecimientos. Los compañeros militantes del Ideal que con tal defección se expresan, creyendo justificar su estado anímico, no se dan cuenta que por no saber auscultarse para hallar el propio reactivo, producen cierto derrotismo, a la vez que acusan languidez de convicción. Por no ser obvia la observación de que: «No hay alma humana o ser semejante que no cometa error o infidelidad», los compañeros que asi se pronuncian, por debilidades observadas en los hombres o en la colectividad en que están encuadrados, cometen el desliz de: «aplicar el remedio peor que la enfermedad». El desliz o el error de dejar en mala prueba su neta convicción ante la conducta o debilidades de los demás.

Ya sabemos o queremos interpretar, que quienes asi se producen y reaccionan, suelen ser, por un limpio concepto del Ideal al que aman y están asidos con un sentido casi místico y semisagrado, pero hay que hacer lo que la leyenda dice del genio artístico, que aún creyendo sus mármoles perfectos, los destrozaba con anhelo de superarlos. No es, pues, con el hielo del excepticisco que ha de reaccionar el militante, aunque el clima en que esté ubicado se presente desfavorable. Aunque las cosas se presencien y se vivan adversas o negativas. Lo neto del idealista, el valor Hombre, ha de consistir en reaccionar siempre con serenidad y elocuencia conviccional, y si la fé o la convicción tienen médula humano-filosóifco-social, y existe la injusticia, el mal y la tirania, no puede palidecer y menos desintegrarse.

Perder «la fé», en los hombres y en las cosas, es no estar seguros de si mismo, no estar hallados en el camino elegido para remontar la meta. Para superar las cosas inherentes a los verdaderos Hombres de fé. El dicho lorenciano: «Si las cosas están mal, ahi estás tú para superarlas», ha de ser el recuerdo estimulador en el auténtico militante libertario; en el hombre acendradamente convencido de una causa colosal y humana. Y, como la manzana descrita por Rodó, que cuando el vendaval azotó el arbol, quedó sola en las ramas malparadas, cuya unidad irreductible quedaria como ejemplar fruto de su especie. Si cuando todo aparenta decadencia, mal calibrado e incluso perdido, en las grandes empresas — y no la hay más sublime que la de sentir y luchar por un ideal humanosocial — el militante idealista, blindado de la convicción, ha de ser y aparecer incólume indestructible y optimista. He ahi lo que entendemos por el Hombre y sus convicciones. Por galeote de la liberatd y por individualidad consciente.

Para contar en tan grande semejante obra, por humana y justiciera realizadora, han de vencerse, cierto es, muchas rémoras halladas en la ruta pretrazada, pero si el acero del hombre convencido está bien forjado, la resistencia podrá resistir todas las pruebas, tanto las del adversario clásico secular, como las halladas en los lares propios o de la vida íntima. Y, no ha de confundirse la entereza del carácter que rima con la convicción, con la analogia de «intransigente» o «dictador», como se suele arguir para justificar languideces o fallos de la «Fé». Se podrá decir en objección que, por quitar la mancha, se puede lastimar el paño, pero si la mancha aumenta y el paño no abriga, si se rompe, se evita la infección y se recupera el calor o la temperatura, al ser renovado.

El hombre que en su alma siente nacer una convicción y con generosidad de la misma se entrega al servicio de una causa que cree buena, justiciera y virtuosa, y por otra parte siente apagar la llama anheladora y viva, por desaciertos, e incluso por adulteraciones posibles en los acompañantes y orientaciones de su misma defendida causa, es que su «Fé» no adquirió la sazón debida. No queremos decir lo de imitar al loro, que cuando el fuego prendia en sus plumas, repetia: «No pasa nada, no pasa nada», hasta que por pasar mucho, por instinto hubo de abandonar la estancia... Lo que si decimos y repetimos, es que el Hombre definido por atributo del pensar, no puede o no debe neutralizarlo — y menos desintegrarlo — ningún cierzo, por crudo y fuerte que pueda azotar.

Hasta hoy desde que el hombre tuvo su origen o apareció sobre la Tierra, todo ideal ponderado que ha entrañado un causa excelsa, si no se extinguió o no pudo perecer, fué precisamente porque frente a todas las adversidades, frente a todas las encrucijadas y excepticismos, quedaron Hombres de invulnerables convicciones. Idealistas a toda prueba, que al fin — sin importar el tiempo — lograron vindicaciones, abolir esclavitudes e imponer la verdad sobre los mitos. Cuando en parte o en todo esté o aparente estar abatido, malparado o mal orientado, el remedio más seguro y la reacción más plausible y objetiva, ha de ser no perder la «Fé». Ha de ser que queden el Hombre y sus convicciones.

F. CRESPO.

Tres jovenes anarquistas franceses condenados en Consejo de guerra

Reproducimos del Servicio de Información de O.P.E. :

«Le Monde» publica una larga crónica de su corresponsal particular en España reseñando la vista, por el Consejo de guerra, de la causa instruída contra tres jóvenes franceses que fueron detenidos el mes de abril. Alain Pecunia, de 17 años, bachiller, estudiante en el Liceo Janson-de-Sailly, de Paris, acusado de colocar una bomba en el barco «Ciudad de Ibiza», sito en el puerto de Barcelona. Ha sido condenado a 12 años y un dia. Bernard Ferry, de 20 años, estudiante de Bellas Artes, natural de Aubervilliers, por haber colocado una bomba en un avión de la «Iberia» en Valencia, hiriendo muy levemente a dos niños. Se le ha condenado a 30 años. Y Guy Batoux, de 23 años, estudiante de Filosofia, natural de Villefranche-sur-Saone, que fué detenido en Madrid y se le ocupó una bomba. Se le ha condenado a quince años.

«Este proceso — añade el corresponsal — varias veces aplazado — el último aplazamiento fué en agosto a petición de las autoridades francesas — ha motivado que se enfrentasen de nuevo, y en la misma sala, el teniente coronel Amado, que el fiscal militar en el proceso contra Julián Grimau y el defensor de este último, el capitán Alejandro Rebollo, secundado esta vez por el capitán Agudo y por el comandante Garrido. (El proyecto de ley autorizando a los abogados civiles a actuar en los Tribunales Militares, no ha sido aprobado todavia por las Cortes).

«La audiencia ha sido larga. El poco conocimiento del francés obligaba al intérprete a lentas traducciones, e incluso, a veces, inexactas. Después han tenido lugar las peticiones de libre absolución o de condenas a tres años presentadas por los defensores. Sin embargo, el tribunal, ha seguido la tesis del fiscal: «Comando formado por las JJ.LL. (Frente Ibérico de Juventudes libertarias) y del P.S.U. francés (Partido Socialista Unificado), con vistas a alterar el orden y la tran-

(Suite en page 6.)

Comentario

¡Caramba, con Villegas...!

SEANOS permitido esta vez, amigos lectores, no usar las líneas de nuestro Comentario para traer a cuento las muchas y grandes «realizaciones» del Régimen que don Paco ideó, impuso y dirige, hace tan sólo veinticuatro añitos, con gran visión y excelentes andaderas, pues para pregonarlas y bendecirlas, mejor que el mismísimo Caudillo, se bastan y sobran muchos de ese enjambre de ex refugiados españoles, que cada año consumen su temporadita de descanso en los lugares de la «madre patria», donde, por vez primera, vieron la luz solar. Los cuales, regresados a sus nidos en el extranjero, porfían y aseguran que el cotidiano vivir de los moradores de la España del Generalísimo discurre gozoso y feliz. Y quienes en ella carecen de esos utensilios, como «tele», nevera, etcétera, etcétera, que hacen del hogar familiar un encanto, es porque se administran mal y dilapidan sus muchas ganancias en «guateques» y cosas de poco provecho.

Claro que ustedes se preguntarán, ¿cómo, viviéndose tan estupendamente en España, los tales no se quedan en ella? ¡Ah!, porque como el hombre es un animal de costumbre, según alguien dijo, no sin razón, y los que así hablan, a fuerza de años y años de estar despegados de su país, se han «habituado» tanto a pasear sus «pobres» existencias por estos parajes ajenos a España, que no les es dado desembarazarse de esta costumbre. Eso sí; hacen patria, tal ordena el Caudillo. Y basta.

Ni tampoco nos detendremos en señalar, que, con ocasión de la festividad del primero de octubre, aniversario de la exaltación a la Jefatura del Estado del que en 1936 era general de División — y andaba de cuartillos peor que un sargento a fin de mes —, don Francisco Franco Bahamonde, ha sido condecorado con la Gran cruz del Mérito militar el vicealmirante y ministro subsecretario de la Presidencia del Gobierno, señor Carrero Blanco, seguramente por darse tan buenas mañas en dirigir la nave de la subsecretaría de la Presidencia por el océano de la política caudillal de El Pardo, ya que don Luis es todo un vicealmirante de los poquitos que saben navegar en seco.

Como asimismo «no» llama nuestra atención esa «casualidad» de que los señores Castiella y Gromyko penetraran al mismo tiempo en el ascensor del Waldorf Astoria, cruzaran una sonrisita y un correcto saludo, para asistir a un almuerzo ofrecido por el ministro de Negocios Extranjeros de Turquía, Camal Erkin, en honor del presidente de la Asamblea de la O.N.U., señor Sosa Rodríguez, de cuyo «inopinado» encuentro nos entera «ABC» del 1 del pasado octubre.

Ni mucho menos nos hacemos eco de que «Un judío que se sometió hace cinco años a una operación de cirugía estética para reducir el tamaño de su nariz, con el fin de no ser objeto de burlas... ha acudido de nuevo al médico para que le restaure el tamaño de su descomunal y primitiva nariz... debido a que los demás judíos le tratan como a un «traidor», según la revista médica «Nursing Mirror», por parecernos justo que cada cual aguante sus propias narices.

En cambio nos anima el deseo de airear algo muy gordote, hasta ahora desconocido, para cuantos se interesan por recopilar datos «verídicos» con los que enriquecer sus archivos particulares, que de haberse sabido antes habría ahorrado mucha tinta impresa. Pero como «más vale tarde que nunca», hélo aquí tal lo presenta el general J. Díaz de Villegas en su «Rotundos éxitos militarse», ¡sin librar la batalla!, publicado en «Ya» (1-X-63): «Se ha dicho mucho y justo de la habilidad militar del Caudillo... la primacía del genio militar de Franco ha quedado patente. Hizo la guerra sin Ejército — que hubo de improvisarlo... durante la misma contienda, sin un solo fracaso táctico. Pero hay más — y de esto no se ha hablado como fuera menester — Franco... ha ganado, además, rotundos éxitos militares, ¡sin librar la batalla! He aquí... las victorias.

«Cuando los ingleses huían por Dunquerque y Francia se entregaba al vencedor, Hitler pensó... la «Operación Steelöwe» para atacar a Inglaterra en su propia guarida... pero el plan alemán implicaba... la conquista de Gibraltar, con la colaboración de Italia y España... ¡Pero no fué posible realizarla! Pero quedó en la mente de Hitler la conquista del Peñón... Surgió de este modo... la llamada «Operación Félix».. En Hendaya fracasó el empeño de convencer a Franco, como fracasara luego en Bordighera. Hitler no disimuló su mal humor... Habló con Halder y confió la ejecución de su proyecto de ataque al mariscal Von Reichenau y al barón Richtofen... ¡Todo estaba previsto! El día «D» las tropas alemanas cruzaran el Pirineo. El día «D más 10» se desencadenaría el ataque... Pero Franco no dió su autorización y... aquella fracasó en su germen. Franco ganó así la gran batalla... precisamente sin librarla.»

Como el trabajito en cuestión es muy largote, lo resumiremos citando: las «operaciones «Isabela»... que implicaba nada menos que el intento de un desembarco en Canarias...; «Ilena», para ocupar los pasos del Pirineo e irradiar rápidamente luego hasta formar un frente Santander-Zaragoza a lo largo de la línea del Ebro... y «Gisela», que realizarían dos cuerpos de Ejército... más fuerzas motorizadas, aviación, marina y una reserva de cuatro divisiones, más dos regimientos de artillería motorizados.... en la zona de Valladolid-Madrid para penetrar luego más a fondo», fueron decididas por el Führer», Pero Franco ganó una vez más la batalla... sin librarla!... sin duda alguna... fué la mejor.»

¡Caramba con Villegas, lo que tenía en el buche! Cualquiera iba a imaginar en don Paco, con la sarracina que armó en su «adorada» patria, tamañas habilidades castrenses. Ahora comprendemos que los Estados Unidos, por dólares más o dólares menos, no se priven del portentoso genio «militar» del Caudillo. Y todo lo demás, músicas celestiales.

Salvador INIESTA

DE TOUT ET POUR TOUS

CABALLEROSIDAD IDEALIZADA

Es el inmortal Quijote un libro abierto al florecimiento de todas las libertades. En la búsqueda de la libertad presiente el hombre su destino. Y lo encuentra. Inconfundible, inequívoco, imperecedero.

En el disfrute de la libertad hallan siempre los pueblos soluciones ventajosas para la propia felicidad. La fe y la razón en una vida de esperanzas prometedoras, alejadas de las bárbaras costumbres de los habitantes de las cavernas.

Es la nuestra una época de libertad; no lo es de esclavitud degradante y envilecedora. Pese a determinados pesimismos y a decepciones desalentadoras, posiblemente en algunos aspectos justificadas, el concepto de libertad se engrandece y acrecienta, arrastrado por vivificantes vientos liberadores.

La predisposición innata de ser libre y el sentimiento nato de libertad, eleva el concepto humanista y socializador. Resalta, poniendo de relieve las facultades intelectivas y la refinada sensibilidad del hombre culto y maduro.

Quien posee el dominio de sí mismo y la facultad de discernimiento que proporciona el pensamiento libre, ha de elevarse, se eleva por encima de la ortodoxia establecida como infalible dogma religioso, negándose a la admisión de la fe ciega y demagógica.

Los movimientos sociales y progresivos, impulsores de modalidades transformadoras y revolucionarias, han sido siempre, a través de los siglos, alentados e influídos por minorías selectas, inspiradas en generosos ideales deseosos de plasmar postulados fraternos y manumisores. En la búsqueda constante de esas minorías superadoras, imbuídas de carácter grave y reflexivo, han de realizarse grandes esfuerzos, incorporándolas, persuasivamente, a los movimientos de pensamiento libre, a las organizaciones de la vanguardia obrera y social que, cual la C.N.T., interpretan las aspiraciones manumisoras de los pueblos avasallados y desposeídos.

El hombre no es enteramente libre si está rodeado de esclavos. Los pueblos gozan de una libertad muy relativa, aparente y mixtificada, circundados por naciones políticamente sometidas. El principio esclavizador, pugnando su extensión castradora, alentados por pujantes fuerzas retrógradas que gozan mixtificando la razón humana, pretende afirmar y establecer sistemas absolutistas con el objeto de extraer mayores ventajas de los acontecimientos que inevitablemente se anuncian en todas partes. La bota que oprime y yugula a los hombres y a los pueblos bajo regímenes totalitarios, tratará de yugular y oprimir a los pueblos y a los hombres disfrutando de sistemas políticos-sociales de innegables esencias progresistas. El principio esclavizador desacreditado y en su agonía, pugna por extenderse; trata de contaminar y producir contagio transcendente. La libertad es principio enaltecedor que se extiende, que va extendiéndose como reguero de pólvora, como rocío de lubrificante inflamable en un mar embravecido.

Y la reacción ni duerme ni descansa. Ni vacila en la adopción de métodos, con el objeto de afrontar el combate liberador que se vislumbra. Sus quimeras y especulaciones, fundamentadas sobre bases de regímenes absolutistas, siguen sumando las energías que posibiliten la expansión de sus autócratas designios. Como antaño, sueña en los medios y en las rigideces de la ley de la selva, que no corresponden a los hombres del siglo veinte ni constituyen honores en los preñados tiempos presentes.

Empero, la libertad hay que merecerla. Y los pueblos, cuando se enfrentan vigorosamente en combate reñido y desigual con las fuerzas opresoras, muestran implícitamente merecer y apreciar los intrínsecos valores de la libertad. «La libertad no ha de implorarse, se conquista», establece un afirmativo axioma muy antiguo.

Consuela grandemente ver las muchas afirmaciones que diariamente se realizan por individualidades y organismos caracterizados, clamando por el reconfortante y superador ejercicio de la libertad y la aplicación práctica de la verdadera justicia social.

En todos los países, en todos los idiomas, en todas las latitudes, a lo largo y a lo ancho de nuestro mundo, se manifiestan sin cesar voces individuales y colectivas, proclamando la necesidad, la conveniencia, de una mejor convivencia humana, de una mayor y más perfecta organización de la Sociedad. Para que esas esperanzadoras voces individuales no sean perdidas entre la hostilidad y la cerrazón de un mundo sin entrañas, pretendiendo retrotraer a las sociedades humanas, y adoptando procedimientos, como en el pasado, copiados de los terribles y calamitosos totalitarismos contemporáneos y recientes, desvirtuando las orientaciones posibilitadoras de la vida y de la historia moderna, los militantes confederales y libertarios, han de demostrar, con afirmaciones convincentes y persuasivas, que los hechos históricos rechazan contundentemente la afirmación caprichosa de que pueden obtenerse ventajas sociales sustanciosas, mediante esfuerzos separados o aislados de cualquier grupo o fracción.

Es misión reservada a los caballeros idealistas, principalmente a los militantes confederales y libertarios. Misión educadora, pugnando por la irradiación sublime que caracteriza nuestro Ideal redentor. Educar y no imponer es divisa convincente y emancipadora. Los misioneros del Ideal, aunque sufran decepciones, que admitimos que los motivos no faltan, han de confiar siempre en el pueblo. Las multitudes proletarias son nuestra base de edificación. Y la fuente de energía, permitiendo avanzar hacia nuevas auroras que han de desembocar en la libertad.

No en vano nuestra obligada escuela han sido mayormente la fábrica y el taller. Nuestro Liceo instructivo, la calle y los sindicatos cenetistas, que tienen igualmente sus encantos; nuestra Universidad de capacitación, las bibliotecas establecidas en los propios centros obreros por los mismos obreros sostenidos, en generosa colaboración altruista y desinteresada de intelectuales dignos, sustentando ideas nobles y elevadas.

Confiar en el proletariado, es tener confianza en el hombre. Combatir y batallar, entregarse a la magnificente actividad obrerista, estructurando y modelando las justificadas aspiraciones de los trabajadores, es tarea trascendente y ennoblecedora. La tiranía, bajo todas sus formas y los regímenes esclavizadores conducen irremisiblemente al absolutismo más perfecto. El capitalismo avasallador, haciéndose ilusiones, pretende frenar las aspiraciones del proletariado consciente de sus derechos. Enrolados en sus organizaciones sindicales, de innegable meta manumisora, se levantan influídas por los verdaderos militantes de la revolución, que gravitan en torno de ideales emancipadores.

El fascismo y el franquismo, nombres distintos de una exacta y misma identidad, son los últimos reductos a los que recurren los partidarios de la sociedad presente, dificultando y oscureciendo los nuevos horizontes que se abren a la justicia social, cuya aurora se vislumbra en los caminos convergentes de la libertad.

Es evidente que todos, o casi todos, los caminos que conducen a la libertad, están generalmente repletos de espinas. Pero también lo están las ramas de los rosales, y, sin embargo, las más deliciosas flores con sus pétalos perfumados, ofrecen a la sensibilidad humana el éxtasis de sus más bellos y lindos colores. ¿Por qué no ha de ser la felicidad humana parecida o análoga a la historia viva del rosal? pregunta con cierta evidente y optimista amargura un hermano, en el combate progresivo y liberador en años ya. ¿ Por qué?

Porque son muchas, muchísimas las fuerzas opresoras confabuladas, a las que forzosamente la clase trabajadora organizada ha de hacer frente en el combate obligado de cada día.

Todo combate humano tiene asignada su inevitable meta humana. Meta impregnada de refulgente ideal manumisor, que el capitalismo y el Estado opresor procura destruir, reduciendo a cenizas polvorientas las distintas creaciones conquistadas y realizadas paso a paso, día por día.

Con lágrimas que interiormente brotan, que producen mucho más daño que las que exteriormente se manifiestan, vemos con dolor la permanencia del régimen tiránico que España sufre.

Mas el genocidio no será eterno. Del pasado, de la experiencia acumulada; de todo ese fárrago de horrores, del que retiramos los ojos abrumados, vemos surgir con ímpetu arrollador las ansias liberatrices de nuestro pueblo, que han de conducirle, más tarde o más pronto, más bien pronto que tarde, a feliz puerto en la historia.

Al disfrute de la Libertad, de la Libertad, de la Libretad.

José BERRUEZO R.

Tarbes.

Tres jovenes anarquistas franceses condenados en Consejo de guerra

(Suite de la page 5.)

quilidad de un país soberano». Y ha aplicado la ley con todo su rigor «para dar ejemplo». El veredicto ha de ser confirmado por el teniente general García Valiño, capitán general de la primera región militar.

«Los estudiantes franceses han adoptado una actitud de gran dignidad durante el proceso asumiendo la responsabilidad de sus actos y reconociendo posibles errores en cuanto a los móviles de su acción.

«Han gozado de todas las garantías que el procedimiento extraordinario concede a los inculpados y el Consejo de guerra no ha hecho ninguna distinción de nacionalidad en la aplicación de las penas. El teniente coronel Amado ha declarado sobre este particular que, pese al riesgo de ver esto convertido en un «leimotiv» repite que los Consejos de guerra no juzgan ideologías ni nacionalidades, sino solamente hechos punibles por la ley.

«M. Batoux ha preguntado al Tribunal si torturar a un detenido, como él lo había sido, constituía una regla general en la policía madrileña; en tanto que M. Ferry indicaba que la policía de Valencia le había interrogado sometiéndole a corrientes eléctricas. Pecunia por su parte, no ha señalado haber sido objeto de malos tratos.

«A la terminación de la vista, el cónsul general de Francia M. Guy de Coulhac y un grupo de periodistas españoles y extranjeros que le rodeaban, han sido expulsados de la sala por un oficial superior del Ejército quien les gritaba diciendo que no salían bastante aprisa. Nosotros tenemos que señalar que en esta pequeña sala del segundo piso del edificio que la Capitanía General ocupa en la calle del Reloj, hemos visto condenar estos últimos meses a más de un centenar de personas, jóvenes en su mayoría.»

«EL PENSAMIENTO ANARQUISTA»
por Victor Garcia
Ediciones **«Cénit»**
2 F el ejemplar
Pedidos: Servicio de Libreria, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

En Pau MITIN de la Alianza Sindical

Continuación del discurso de F. MONTSENY

Pero vino la segunda parte de nuestra lucha, prevista ya por todos: La guerra mundial. En el curso de la misma, los aliados, en las sucesivas conferencias internacionales que les reunieron en Yalta, en Teherán, etc., etc., condenaron el régimen franquista, considerándolo implicado en las responsabilidades del fascismo y del nazismo. Por esto esperabamos todos que ese régimen de oprobio seria derribado inmediatamente después de la caida de los imperios italiano y alemán.

Coincidimos con Armendia que nuestro problema, hoy, tal como está situado, no se resuelve con la desaparición de los hombres: lo que importa es transformar la mentalidad de los mismos. La desaparición física de Franco no significaria el hundimiento del tinglado de la dictadura. El régimen franquista es un andamiaje, en cuya cima está Franco. Hay que destruir el andamiaje, creando el polvorín que lo destruya, creando las fuerzas explosivas que lo fulminen. La Alianza sindical puede y debe ser este fulminante, si tiene confianza en su propia fuerza.

Todas las presiones de tipo internacional y de tipo personal que los simpatizantes de nuestra lucha han ejercido para determinar la caida del franquismo, han tenido menos resonancia que las huelgas de los mineros asturianos, porque cada una de estas huelgas ha estimulado la conciencia proletaria del obrero español, por su tesón y por su heroismo.

A los mineros asturianos se les han aplicado torturas incalificables. — Da detalles de los malos tratos inflingidos.

No somos violentos por sistema, porque nos dirigimos sobre todo a la conciencia y a la movilización de las masas. A la violencia se recurre cuando no hay más remedio, como último recurso, porque a la violencia sistemática del Poder no hay más solución que responder con la violencia de los oprimidos. Y el franquismo se sostiene por el sistema del terror. La muerte de Grimau significó la continuidad de las ejecuciones de la plaza de toros de Badajoz y de la barbarie como sistema de gobierno del franquismo. Se dijo que la última víctima seria Grimau pero no ha sido asi y ello tiene su lógica. Un cambio de línea de conducta significaria la desaparición del régimen.

La muerte alevosa inflingida a dos muchachos inocentes del delito por el cual fueron asesinados, ha sido la respuesta del franquismo a los que podian creer que Grimau seria esa última víctima.

Se extiende en consideraciones sobre la conferencia de Addis-Abeba y la renovación del tratado hispano-americano, haciendo resaltar la diferencia de trato y de enjuiciamiento de los problemas de los dos paises sometidos a dictadura. A Salazar se le sacrifica; a Franco se le ayuda.

Se refiere a los capitales que invierten en España diversos trusts internacionales, para los que la mano de obra barata y sin derechos que el franquismo les ofrece, representa mayores garantías que las antiguas colonias. El obrero española hoy es esclavo más dócil que el negro o el argelino de antaño. No tiene ningún derecho. De ahi que grandes empresas estén instalando en España importantes complejos industriales.

Pero — dice — yo soy de los que creen que solo se pierden las batallas que no se libran. El pueblo español ha sido desangrado en un millón de hombres, después de una lucha cruenta; rota su tradición liberal por el franquismo. Solo nosotros podemos resucitar la conciencia libre y humana desviada, impulsando, en Universidades y centros de producción, los anhelos del libertad del pueblo español sojuzgado. Esa recuperación se impone como una necesidad imperiosa. Aunque las nuevas generaciones parece que no piensen en nada, si logramos sembrar la inquietud en un quince por ciento de ellas. habremos hecho algo por la liberación de España.

Una élite juvenil ha irrumpido ya en la lucha libertadora. Los muchachos que han sido condenados y los que quedan aún en la brecha representan esa irrupción juvenil que preocupa al franquismo. De ahi la saña del régimen policial de España, que saltando las fronteras, intenta hacer un proceso internacional por «asociación de malhechores » contra los jóvenes libertarios. Saben que en esa juventud reside la savia nueva de una fuerza intacta, dispuesta a reanudar la lucha contra las oligarquias y el poder despótico del ejército, la aristocracia y la Iglesia confabulados. Contra los viejos privilegios y el espíritu de los junkers que han retenido a España bajo un régimen semi-feudal. Y contra todo ese conglomerado de intereses particulares, tiene que levantarse el pueblo ibérico, situando el problema en sus verdaderas dimensiones sociales, éticas y humanas.

Terminadas las últimas palabras de Federica Montseny, la Presidencia resumió el acto con frases serenas y llenas de sinceridad, diciendo: «Vuestra lucha, españoles, es la nuestra. Somos la gran familia internacional que lucha por la libertad de todos los pueblos. Numerosos son los hermanos de explotación que vienen aqui a trabajar, desde el interior de España. Hay que mantener el contacto con ellos, tenderles una mano fraterna. Hay que hacerles comprender el espíritu de libertad que nos anima a todos».

Y la Presidencia, en correcto español, recomendó a la numerosa asistencia que llenaba el local, la solidaridad hacia los mineros asturianos, contribuyendo a una colecta abierta al efecto. Y terminó diciendo: — ¡Es lo menos que podemos hacer!

CALENDARIO PARA EL AÑO 1964

Está ya en marcha la edición del Calendario para el año 1964 el que se pondrá a la venta a primeros del mes de Noviembre. El superará en presentación y contenido a los de años anteriores.

Buscando siempre la forma de renovar con aspectos inéditos la ya larga serie de Calendarios editados, el que está editándose, además de los siete dibujos a cuatro colores de la joven y ya muy celebrada dibujante Diana Tudela, contiene en la edición española, una breve antología de poetas españoles contemporáneos, entre los que destacamos los nombres de Bousoño, Rafael Morales, Aleixandre, Celaya, Angela Figuera Aymerich, Garcia Lorca y Machado.

En la edición francesa se reproducen otras tantas poesias de autores franceses contemporáneos, entre los que destacamos a Gaston Couté, Eluard, Paul Fort, Prévert, Aragon, Jacques Roumain, gran poeta de color, autor del admirable «Nouveau sermon négre», entre otros.

Además las páginas podrán ser conservadas por su encuardenación de engranaje «Helicoidal» (espiral metálica). Consideramos que S.I.A. continuará acreditándose con la edición del calendario 1964.

Su precio será de 3,00 F con el acostumbrado descuento del 10 p. ciento a partir de 10 ejemplares. Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de «Amis de S.I.A.», señalando el número de ejemplares en cada idioma, español y francés.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.). C.C.P. nº 1230-50, Toulouse.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE VALENCE-ROMANS

Celebrará Asamblea general el primer domingo de Noviembre.

Al orden del dia : Información del Congreso Confederal de Toulouse.

Quedan convocados todos los compañeros.

El Secretario.

SECCION DE S.I.A. DE TOULOUSE

El Secretariado Local de esta Sección, convoca Asamblea general, para el dia 3 de noviembre, a las 9 de la mañana.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos.

F.L. DE TOURS

Se convoca a todos los afiliados a esta federación local a la Asamblea que se celebrará el dia 10 de noviembre de 1963, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

Esperamos vuestra asistencia y puntualidad por los asuntos a tratar.

CONFERENCIA EN ROANNE

El domingo 10 de noviembre, a las 4 de la tarde, en su local social, las Juventudes Libertarias de la localidad, celebrarán una conferencia en la cual el compañero Oriol disertará sobre **« Las Colectividades Españolas durante la Revolución ».**

Quedando invitados todos los compañeros y antifascistas en general.

REPRESENTACION DE UNA OBRA DEL POETA MARTIR MIGUEL HERNANDEZ

El jueves 31 de octubre, en el «ABC», la Agrupación «Amigos del Teatro Español», presentan **«Los Hijos de la Piedra»**, drama social de la lucha de los mineros con las fuerzas opresoras.

Ya conocemos la actitud de este grupo que anteriormente nos dió a conocer «El labrador de más aire», obra de este mismo autor, que fué acogida con gran interés y entusiasmo.

En este comienzo de temporada, nos felicitamos al encontrar en un teatro de nuestra ciudad, esta prueba de la vitalidad y del amor por la auténtica cultura que nos proporciona nuestra emigración en Francia.

PARADEROS

Fuensanta González López, desea saber el paradero de su padre, Antonio González Nicolas, nacido en Cabeza de Torres (Murcia) y venido a Francia el año 1947.

Responder a Ignacio Serrano, 37, rue de la Mutualité, Grenoble (Isère).

*

Se desea saber el paradero o noticias de Felipe Lillo Escudero, entrado en Francia por el año 1950, Escribir a Fernando Carballo, 48, rue Blanqui, Tours (Indre-et-Loire).

*

Se desea saber el paradero de Agustin Boisian Gollad de Fraga.

Pregunta por él, Felipe Soldevilla, 48, rue Blanqui, Tours (Indre-et-Loire).

El Secretario.

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE TOULOUSE

Le mercredi 6 novembre, à 21 heures, salle du Sénéchal, le camarade Aristide Lapeyre donnera sa troisième conférence sur le mouvement anarchiste (faisant suite à la première : « Les grands hommes de l'anarchie », la deuxième : « Les mauvais garçons de l'anarchie »).

La troisième conférence traitera : « Les anarchistes et le syndicalisme » (Hier et aujourd'hui).

No me sorprende ni extraña pero que conste mi protesta

Cuando, durante los últimos dias de la primer quincena de septiembre, me iba enterando, por mediación de la prensa francesa y a través las ondas de Radio Nacional de España, de la razzia policiaca llevada a cabo contra numerosos españoles jóvenes y adultos libertarios en Francia que estos habian sufrido el consabido registro domiciliario matinal, conducidos a los departamentos competentes de seguridad nacional y retenidos bastantes a fin de «ampliar informaciones» no me extrañó ni sorprendió.

No me sorprendió ni extrañó porque años ha estoy convencido que cuando el Estado, no este o aquel Estado, sino el Estado en si, como institución centralista, opresora y dirigista, conviene a sus intereses político económico-nacionales, se erige en furibundo defensor de no importa que tratado oficial o extra-oficial, concertados con paises afines, lejanos o vecinos; usa, pone en práctica los mismos o parecidos métodos represivos, procederes conminativos, draconianos castigos, drásticos e inhumanos tratos.

Pero lo que francamente me sorprende y extraña hasta el extremo de dejar constancia de mi más vehemente protesta, es que los detenidos y retenidos para «ampliar informaciones» sean catalogados de pertenecer a una «Sociedad de Malhechores» por el racional hecho de ser antifascistas, de ser libertarios e idealistas, en lucha franca y decidida contra el régimen franco-falangista, imperante en España durante ya un cuarto de siglo, régimen contra el que lucharon ayer por sentir y convicción durante la guerra civil española de 1936-1939, régimen contra el que continuan luchando hoy con afán de ver liberado al pueblo español del fascismo que lo subyuga, oprime y yugula todo sentido auténticamente democrático y todo indicio de libertad individual y colectiva.

No, en verdad, no lo hubiera creido nunca, extrañandome, por tanto, tan injusto calificativo y si por el hecho de ser antifascista convencido, de haber luchado ayer en España contra el fascismo invasor, representado por el Generalísimo Franco y sus seguidores, quienes invadieron la tierra hispana con y gracias a la ayuda total de los Hitler, de los Mussolini y del fascismo internacional que invadiera luego Francia y otros paises europeos con miras a adueñarse del mundo entero, si por el hecho de ser libertarios como idealistas, amantes de la libertad, y manumisión de los pueblos y de no cejar en la lucha contra el fascismo aún y pese a todo vigente en España. Si por todo ello son tildados, los libertarios y antifascistas, detenidos o no, de formar parte de «Una Sociedad de Malhechores», yo, libertario y antifascista, también soy un «Malhechor» sintiéndome sencillamente y moralmente orgulloso de serlo.

Lo fuí ayer en España, antes y durante la sangrienta contienda civil, luchando, como todos los antifascistas españoles, contra el fascismo, por la libertad y mejoramiento económico-social del pueblo español; lo fuí como hombre de la Confederación Nacional del Trabajo y del Movimiento Libertario Español, lo fuí como antifascista sincero contra todo totalitarismo, lo continuo siendo hoy con parecida convicción e igual decisión. Lo seré mientras viva y mientras en España exista el régimen actual, lo seguiré siendo hasta ver liberada la tierra que me vió nacer de tan regresivo y totalitario régimen franco-falangista; lo seré en no importa que lugar del orbe radique y contra no importa qué fascismo moderno o antiguo existiera.

Dejo constancia de ello: Ayer luché en España contra el fascismo, más tarde — como otros tantos miles y miles de antifascistas españoles —, luché en Francia contra el fascismo hitlero-mussoliniano que la invadió, oprimió y yuguló todo sentido de libertad; luché por sentir y convicción de antifascista, al lado, codo a codo con el pueblo francés y sus fuerzas de liberación, hasta ver liberado el país galo de tan fanáticos y ensoberbecidos invasores. Prosigo la lucha contra el fascismo español hasta el derrocamiento del fascismo al lado del pueblo español porque formo y soy parte integrante del pueblo y si mientras el sufriente puebio español no esté liberado, Francia o donde radicara, se viera en la necesidad de reanudar la lucha contra no importa que fascismo, al lado del antifascismo y del pueblo estaria, como antifascista, como libertario, convencido que con ello no haria más que cumplir con mi deber a tenor de mis sentires, sin negarme, sin renunciar nunca a mis convicciones libertarias, con firmeza, con honradez y nobleza en el proceder.

Alejandro LAMELA.

Ni adulación, ni reverencia : Reconocimiento

(Suite de la page 2.)

des, etc., sobrara engranaje y faltara motor. Y en otras comarcas, como por ejemplo las que representaban Reverter y Rituerto, aunque sin sobrar nada, los valores personales, dinámicos, manuales y técnicos, podrian estar al completo. Sin rodeos podemos decir que mejor que pedir, podrian dar.

Hasta sin hacer una profunda y general revolución transformadora — no por falta de ganas, sino por falta de posibilidades — dentro de la legalidad podria intentarse llevar a cabo un ensayo que sirviera como lección a nuevas generaciones. Entonces estos valores que no son conocidos porque nadie los ha dado a conocer, pudiendo vigorizar una obra empezada, continuarian en el anonimato.

No es hacer fausta exaltación al hombre viviente poner públicamente al descubierto sus dotes para que sean tenidos en cuenta, al tomar vida y forma un proyecto, sea cual sea. Muchas veces una cosa se pierde por falta de una clarividente inteligencia o de unos brazos dinámicos.

Según él — y la norma que ha seguido sin desvíos nuestra Organización — las cualidades del militante libertario deben quedar en el más cavernario silencio. Como medida de precaución, a fin de que el opio no monte a la cabeza, deben pasar desapercibidos por todos hasta que esté revestido con el traje de madera. Es decir, que lo bueno de un infatigable luchador debe quedar reducido al conocimiento de cuatro amistades que le rodean en vida o máxime a la localidad donde reside y actúa para ser divulgado a los cuatro vientos una vez desaparecido.

Somos tan herméticos, originales y excéntricos en todas nuestras cosas, que decir lo contrario seria enfrentarse con unas normas y costumbres añejas, además de exponerse a recibir algún guijarro en la frente.

De la manera clara y sencilla que lo sabe describir el compañero Fontaura — cuya prosa vengo siguiendo desde que con asiduidad colaboraba en «Acción Social Obrera», de San Feliu de Guixols (Gerona), hace más de cuarenta años y sin que ello sea una adulación, ha sido uno de mis conductores — a los pedantes, petulantes y «sabihondos», a los «Mesias» y «Redentores» (de todo hay en el huerto del señor) les debe entrar ganas de exhalar el último suspiro.

Concede que «como estimulo» — vale más algo que nada — puede hablarse de los dotes de seres vivientes para que los actos que se desprendan de sus honradas actuaciones puedan ser tomados como ejemplos, por propios y extraños. Tales son los casos por él citados, aprobados sin duda por todos, con lo cual los dos «Alcaldes» no van a vanagloriarse.

Como sea que en nuestra Organización no hay grados ni galones, como no somos partidarios de premios ni de castigos, lo dicho con respecto a Reverter y Rituerto, como estimulo a su labor, nos basta y les basta a ellos también.

Sin hacer de ello un vicio, un sistema, una propaganda de cartel, como si se tratara de un circo de lucha greco-romana; sin hacer como los políticos, cuando van a la caza de votos, o como hacen los curas, desde los púlpitos, cuando se dirigen a sus feligreses, que de tanto alabar a Dios lo están pudriendo, nosotros, los libertarios, sin levantar monumentos, sin simbolismos, sin hacer del hombre un fetiche ni convertirlo en mascota atada al ténder o al furgon de cola de nuestro programa, debemos hablar, aunque sea con toda prudencia y modestia, alguna vez de los vivos porque verdaderamente después de muerto...

La alabanza desmesurada no debe ser empleada en nuestros medios, pero un exceso de modestia para tener ocultos los dotes personales de un hombre — o de una mujer — por el hecho de que todavía vive, con ánimo de cultivarlos y perfeccionarlos, no conduce más que a perpetuar la ignorancia de nuestros propios valores.

●

¿Qué es lo que nos puede privar hoy, que mal puede haber, en exaltar la personalidad de Cipriano Mera, el albañil, el militante confederal y libertario que acaba de ser enredado entre las mallas de la justicia histórica burguesa? ¿No se puede acaso decir que la honradez que le sobra a este viejo luchador madrileño pesa más que la de todos juntos de aquende y allende que han intervenido en su detención?

A Mera, desde muy joven, se le conocia bien localmente y hasta en su regional. Cuando, en 1933, en Zaragoza, en una bohardilla, junto con Andrés, Maria Castanera y otros, fué detenido, por conspirar contra el fascismo que ya se incubaba en España, pasó al dominio nacional y más aún se le conoció cuando hizo correr a los italianos en Guadalajara. A Mera le conocemos bien los españoles, pero lo ignoran los extranjeros. Hay que decir algo, pues, de nuestro compañero, para que el rojo color, si queda algo de vergüenza, suba a flor de mejillas.

Hay que decir que la presencia de hombres como este en un pais demócrata, como dice ser Francia, deberia enorgullecerle. Hay que decir que las autoridades francesas, obrando al dictado del gobierno español, han cometido un craso error, descargando su furia contra un hombre que es la bondad personificada. Mera ha sabido siempre jugarse la vida y la libertad, batallando para conseguir la de todos, incluso la de aquellos que hoy le han privado de la suya. ¡Dónde pararian hoy sus carceleros, de no haber existido en España y en todo el mundo hombres como Mera!

Hay que hacer conocer a Mera internacionalmente, hasta que se alcen las conciencias de quienes se llaman libres. El nombre de Cipriano Mera, va ligado a la Confederación Nacional del Trabajo. El nombre de Cipriano Mera, teniente coronel, forma parte del Ejército que combatió contra el nazi-fascismo por la libertad del mundo entero. ¡Si de algunos de sus opresores se pudiera decir lo propio!

Antonio VIDAL

Argel, octubre 1963.

NECROLOGICA

FRANCISCO GONZALEZ JUAN

El 23 de septiembre falleció en el «Hotel Dieu» de Clermont-Ferrand, nuestro querido e inolvidable compañero Francisco González Juan, a los 69 años de edad; después de unos años de estoica lucha contra la enfermedad que lo aquejaba, la parca nos lo arrebató para siempre de nuestro lado, cuando menos lo esperábamos.

No importa la región de España de donde fuera oriundo Gonzalez lo que importa y es para nosotros de sumo valor moral y personal, es que era un compañero, recto y firme en sus convicciones anarco-sindicalistas y recto y firme se mantuvo hasta el último momento, en que, ante su grave estado, estábamos junto a él en el Hospital escasamente 24 horas antes de fallecer, atendiéndole y escuchando su última y firme voluntad igualmente: «Esto va mal, compañeros; cubrirme con la roja y negra. con esto lo digo todo».

El 25 lo acompañabamos y con «la roja y negra» fué cubierto el féretro, desde que salió del Hospital hasta su última morada, acompañado de numerosos compañeros y compañeras, de antifascistas y amigos, asi como por aborígenes del país en que residimos, pues González era estimado por todos quienes lo trataban y convivian más de cerca de él, tanto por su honradez, como por su sencillez y acentuado sentido de ayuda mútua para con todos, ya que, a pesar del asma que lo agobiaba y hacia sufrir continuamente, era tratable y respetuoso, pero inquieto y firme en sus convicciones, por lo que siempre, y en todo momento, contribuyó como lo sentia para con la C.N.T. y la F.I.J.L. y la obra común llevada a cabo en esta localidad de conjunto, siendo uno de los primeros alentadores de la creación del «Grupo Artístico Cultural», del cual fué el primer director escénico y trabajó por su continuidad y superación con incansable voluntad y entusiasmo, mientras se lo permitió su salud.

Como dijo un miembro del secretariado ante el féretro, momentos antes de darle tierra: «La Confederación Nacional del Trabajo ha perdido con el compañero Gonzalez a un firme y recto anarco-sindicalista, a un amante y firme defensor de la Organización e ideas confederales, y nosotros, los compañeros y compañeras, jóvenes y adultos de Clermont-Ferrand, hemos perdido para siempre al estimado compañero, al amigo sencillo y bueno, al hermano de ideas, amigo y compañero estimado que no olvidaremos nunca, sin olvidar nunca también su ejemplo de firmeza : «Cubrirme con la roja y negra, con esto lo digo todo, compañeros».

Por la Federación Local:
El Secretario.

LA VERITÉ SUR LA MORT de Patrice LUMUMBA

APRES un long séjour au Congo, au Katanga, en Angola, Hélène Tournaire et Robert Bouteaud viennent de publier à la Librairie académique Perrin un livre qui mérite toute l'attention des spécialistes et du grand public : « Livre Noir du Congo », terrible réquisitoire contre des hommes au service d'intérêts colossaux pour qui la souffrance et la mort d'autres hommes — surtout s'ils sont noirs — n'ont aucune importance.

Nous présentons ci-dessous, extrait de « Livre Noir du Congo », le récit de l'assassinat de Patrice Lumumba, tel qu'il a pu être reconstitué par les enquêteurs de l'O.N.U.

LE 17 janvier 1961, un agent de la Sûreté congolaise, dépêché par son directeur, Nenkeda, arrive au camp de Thysville à bord d'un petit avion. Il se fait conduire à la cellule du Premier ministre (Lumumba) et, d'un air affolé, annonce :

— Une révolte a éclaté à Léopoldville. Kasa-Vubu, Iléo et Mobutu se sont placés sous la protection de l'O.N.U. On vous attend pour former le nouveau gouvernement.

C'est dans le domaine des choses possibles. Et même, au Congo, des événements courants. Lumumba ne se méfie pas car il a toujours, lui, affronté ses ennemis à visage découvert. Cette ruse de lâches lui échappe. Il monte dans l'avion avec Okito et M'Polo.

Mais quel paysage survole-t-on ? Léopoldville ne se profile pas à l'horizon. Par les hublots, on voit des vagues, une barre roulant l'écume. Le président Youlou, sollicité d'accueillir l'avion du rapt sur l'aérodrome de Brazzaville, a refusé. L'appareil de la compagnie belge Air-Brousse, piloté par le commandant Van der Meersch, se pose sur la côte atlantique, à Moanda. Tout le bruit de l'Océan ne peut couvrir celui des coups de fouet, des os qui se brisent, des chairs qui éclatent.

UNE BASTONNADE INHUMAINE

Un autre pilote belge, Bauwens, attend sur la piste près d'un DC-4 d'Air - Congo. Lumumba, Okito et M'Polo sont liés ensemble. On ajoute le policier pour lequel aucun ordre n'est arrivé et qui a sa part de la bastonnade. Puis on jette le tout dans le DC-4. Bauwens met le cap sur Elisabethville.

Sitôt dans l'appareil, le policier, rage au cœur, fait défaire les cordes qui le nouent aux condamnés. Puis il se venge sur les hommes au sol. A coup de pied, de poing, de n'importe quoi.

La route est longue, de Moanda à Elisabethville. Les prisonniers sont battus, sans arrêt, pendant tout le trajet.

— Nous ne pouvions plus voir cela, dira l'équipage belge. Nous nous sommes réfugiés dans la cabine avant.

Cependant l'avion avale milles après milles, vole vers le Katanga où un télégramme vient d'arriver, signé de Kandolo, chef de cabinet d'un nouveau venu sur la scène politique, Cyrille Adoula : « Je vous envoie trois paquets... » Cyrille Adoula chausse les pantoufles encore chaudes du chef du gouvernement Patrice Lumumba. Il n'en fera pas le même usage.

Le président Youlou dépêche un message à Moïse Tshombé. Le texte qu'il doit transmettre est bref : « Ne tuez pas Lumumba. A vous deux, vous ferez le Congo ». Quand il arrive, le DC-4 pique déjà dans la fraîcheur des hauts-plateaux katangais. Il roule sur la piste dégagée pour l'occasion, devant les drapeaux verts, rouges et blancs, sous la banderolle annonçant : « Bienvenue dans l'Etat libre du Katanga ». De la tour de contrôle, Godefroy Munongo, ministre de l'intérieur, a dirigé les opérations.

TROIS HOMMES ENSANGLANTES ET ENTRAVES

Depuis plusieurs heures, une centaine de gendarmes et de policiers katangais, encadrés par leurs officiers belges, sont massés près du hangar de l'aviation militaire katangaise, au bout de la piste. C'est un endroit réservé où ne patrouille pas la compagnie de l'O.N.U. stationnée à l'aéroport. Les six casques bleus suédois de garde ce 17 janvier 1961, intrigués par ce déploiement de forces, demandent à la compagnie de se tenir en alerte, puis ils s'avancent vers le cordon de police. Ils en sont à environ 150 pieds quand des camions, des jeeps, un half-track roulent vers le DC-4 qui, à bout de course, s'arrête devant le hangar. Le blindé pointe son canon vers la porte de l'avion. Une jeep s'approche. Des gendarmes se serrent en haie hostile. La porte s'ouvre. Un passager bien vêtu sort le premier. Derrière lui, on pousse trois hommes ensanglantés, dépenaillés, entravés. Leurs mains sont liées derrière le dos, leurs yeux bandés. Le plus grand d'entre eux, le plus mince, celui qui marche devant, porte une courte barbe frisée. Il trébuche encore sur la dernière marche de l'échelle qu'un cri s'élève :

— Attention ! Il ne faut pas qu'il souille le sol katangais de ses pieds.

L'homme est petit à terre, les crosses s'abattent, les pieds frappent aux points les plus vulnérables. Lumumba, M'Polo, Okito ne sont plus que des paquets de sang figé et de chairs éclatées quand on les lance dans une jeep. Des gendarmes s'assoient sur eux. Une voiture démarre. Des soldats de l'O.N.U. n'ont pas bougé.

Sans qu'aucun casque bleu n'intervienne, le convoi sort par une brèche taillée dans le grillage de l'aéroport.

A quelques milles, Munongo attend. C'est la savane, toujours pareille, avec sa poussière rouge et ses termitières plus hautes que les arbres. Patrice Lumumba est plus rouge encore que le sol de la piste. On arrache son bandeau et le soleil blesse ce qui reste de ses yeux. Godefroy Munongo s'approche. Le français est leur seule langue commune. Il s'en sert, même pas pour injurier, pour se moquer, mais c'est aux croyances anciennes qu'il fait allusion :

— Tu te crois toujours invulnérable ?

LA BAIONNETTE S'ENFONCE LENTEMENT

Munongo arrache la baïonnette du ceinturon d'un gendarme. Il se penche sur Lumumba. Lentement, posément, la baïonnette s'enfonce entre les côtes. Nous ne comprenons pas, on ne nous dira jamais ce qu'il y a de rituel dans ce meurtre. La lenteur du geste pour percer le cœur de l'ennemi n'est peut-être qu'un raffinement de férocité. Nous ne le croyons pas. Les mercenaires européens (des Belges et un Anglais, Russel-Cargill) qui s'étaient réunis à cet endroit et buvaient pour « célébrer » l'arrivée de Lumumba, prévenus et dans l'atente de cet assassinat, n'y peuvent tenir. Le colonel Huyghe dégaine son revolver, vise le cerveau, tire. On appelle cela le coup de grâce. Le capitaine Gat, lui aussi, a son arme à la main. (1).

(1) Ces événements ont été consignés, et ces noms cités dans le'nquête des Nations unies. Document des Nations unies (Assemblée Générale) A-4964 S-4976.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA Vme UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

SERVICE ET SERVITUDE

Il y a bien des centaines de millénaires que les hommes ont estimé utile de s'associer, afin que leurs efforts réunis puissent leur rendre la vie plus agréable. Quoique leurs diverses sociétés étaient très rudimentaires, l'utilité, qu'ils appréciaient, n'en était pas moins recherchée. Ce genre d'organisation devait, certainement, être sans contrainte aucune. Pour en être arrivé aux sociétés dans lesquelles nous évoluons, il a fallu que des transformations s'accomplissent. En bien ou en mal, c'est ce que je vais tâcher de présenter.

Dans les premiers embryons de sociétés, les rapports des participants devaient être des plus simples; par suite de diverses circonstances, des changements sont survenus; certains hommes désirant organiser les efforts ont du vouloir régir ce genre de sociétés en donnant des directives. Que les premiers aient été bien intentionnés, cela peut être possible, mais que par la suite, des successeurs aient agi en maîtres, gouvernants et aussi en profiteurs, cela ne fait aucun doute.

Donc, dès le début, les membres des diverses sociétés se rendaient mutuellement service sans autre complication que d'être utiles à tous. Par la suite, cela a été différent et nous nous apercevons qu'actuellement certains profitent du service des autres; d'où ce que l'on appelle services qui ne s'accomplissent pas en liberté, mais surtout sous diverses contraintes, ressemblant étrangement à des servitudes.

A se déférer au dictionnaire, pour des libertaires, il n'y a guère de distingo entre service et servitude. Ainsi être militaire, domestique ou exploité quelconque, surtout de basse classe, selon que certains dénomment, s'apparente à l'esclavage, à quelques nuances près, car tous ces services cités sont contraints et sont loin d'être rendus en liberté, quoiqu'en dise les prétendus organisateurs des sociétés, même les démocrates. Cela étant, peuvent-ils comprendre les humains que les services qu'on leur demande et qui ne leur plaisent pas, ils ont parfaitement le droit de les refuser ? Et que, d'ailleurs, du fait qu'ils participent au fonctionnement de la société, utilement s'entend, ils n'ont pas à accorder d'autres services à cette société, surtout si ces derniers, aussi obligatoires qu'on les présente leur paraissent, non seulement inutiles, mais nuisibles.

J'en arrive, en tant que pacifiste, à l'objection de conscience et de raison. Pour les objecteurs, le service militaire est nuisible au bon comportement des humains dans la société; car apprendre à tuer, ainsi que tuer et risquer de se faire tuer est, on ne peut plus, irrationnel et stupide.

Alors, il est normal d'admettre que la préparation à la destruction doit être évitée et qu'un tel service, ou plutôt, servitude ne doit pas se remplir.

Pour bien préciser ma pensée et l'expliquer très simplement, j'estime anormal qu'un jeune ouvrier du bâtiment, qualifié ou non, qu'un instituteur, qu'un cheminot, qu'un agriculteur, qu'un ingénieur, qu'un employé des postes, qu'un boulanger, qu'un tailleur, qu'un ouvrier d'industrie : métallurgiste, textile ou autres, etc., soient détournés de leurs productions qui contribuent au bon fonctionnement de la société pour accomplir un service obligatoire ordonné par ceux qui se prétendent les dirigeants sociaux; d'autant plus que ce service dans l'état actuel de la compréhension humaine, peut être considéré non seulement inutile, mais nuisible aux bons rapports que les humains doivent avoir entre eux. J'en arrive, aussi, à contester l'obligation de services considérés comme utiles en remplacement des services inutiles et nuisibles. Je prétends, du fait que des hommes en la circonstance jeunes, participent à la vie normale de la société, en fournissant des efforts utiles, n'ont pas à cesser leurs travaux habituels pour accomplir un service. dénommé civil, même utile, en remplacement du service inutile qu'ils ont refusé. Puisque les humains, selon leurs possibilités, fournissent des efforts utiles pour le fonctionnement de la société, on peut se demander quels services supplémentaires utiles peuvent se présenter. D'ailleurs, prévoyant des milieux sociaux différents et mieux adaptés à la satisfaction des membres de ces milieux, il suffit de bien réfléchir; alors l'organisation rationnelle de la société, qui ne peut être que désirable, fait qu'en premier lieu une classification des travaux et efforts doit s'établir, c'est-à-dire que tout ce qui satisfait les multiples besoins utiles des hommes, doit être produit, mais que concernant le factice, l'inutile, le dangereux ou nuisible, aucun effort ne doit y être consacré.

Cela étant, le nombre et la contribution équitable des producteurs, tenant compte des techniques, ne nécessiteront qu'une minime dépense physique pour une production accrue, qui distribuée égalitairement, comblera tous les désirs de chacun.

Partant les recherches et découvertes scientifiques ne manqueront pas d'être poursuivies pour un meilleur développement de l'humanité. C'est à ce moment là que, sans aucune contrainte, les humains se rendront mutuellement service et que si par suite de circonstances exceptionnelles, calamités ou autres, des services supplémentaires peuvent être nécessaires à certaines catégories d'humains, il va sans dire que, sans aucune obligation, ils seront accordés.

C'est pour cela que nous devons tendre et faire comprendre au plus grand nombre possible d'humains qui désirent, sans trop en approfondir les moyens, le bien-être dans la liberté, la réalisation des possibilités envisagées.

Edouard BRUNET.

Le marxisme dans ses dégénérescences

(SUITE)

L'Etat patron n'est pas un tyran plus généreux que le capitaliste, en ce sens qu'il maintient le régime du salaire, ainsi que toute la hiérarchie économique et politique du régime bourgeois. En résumé, les conditions resteront identiques à ce qu'elles étaient et même elles empireront.

On peut nous objecter que cet Etat est **prolétarien** et qu'il est, par conséquent, l'expression véritable et sincère du prolétariat. Mais constitue-t-il réellement un Etat **prolétarien** ? Peut-être à cause des prolétaires qui l'ont élu ? Ne sont-ce pas les prolétaires français, allemands, anglais, etc. qui ont élu Herriot, Mac Donald et Erbert ? On m'objectera également que, en Allemagne, en France, en Angleterre, la révolution communiste ne s'est pas encore déclenchée et que le système législatif reste toujours entre les mains capitalistes. Cette objection n'est pas sérieuse puisque en Russie la révolution communiste s'est effectuée et quoique le système législatif soit détenu par les prolétaires, la situation économique est restée inchangée, malgré les quelques expropriations de capital opérées par l'Etat.

Si l'Etat n'est rien autre — c'est Marx qui l'affirme — qu'un comité administratif pour la défense des intérêts de la classe qui domine économiquement, il ne fait office, par conséquent, que d'instrument de conservation au bénéfice de cette dernière, et comment l'Etat peut-il, dans ces conditions, défendre aussi les intérêts et les aspirations de la classe productrice, puisqu'il se trouve en antagonisme flagrant avec celle-ci ? L'Etat communiste est-il donc si différent, par sa structure et ses fonctions intimes, d'un Etat bourgeois ? L'un et l'autre, pour s'imposer et se maintenir, ont dû recourir à la centralisation de leurs autorités et conditionner leur existence particulière par une division des classes sociales qui engendre fatalement la bureaucratie et les castes.

Il est donc faux d'affirmer que la nationalisation des richesses économiques soit l'équivalent de la socialisation. C'est faux parce que ceux qui composent l'Etat : fonctionnaires, officiers, etc., etc., ne peuvent descendre au niveau des producteurs et devenir leurs égaux tant au point de vue économique que moral. Celui qui commande et qui détient le pouvoir de se faire obéir possède un privilège qui le sépare nettement de ses subordonnés par sa situation matérielle d'abord et la classe à laquelle il appartient ensuite. C'est la répétition exacte de ce qui s'est produit avec le capitalisme bourgeois. Le prolétariat qui commande détient entre ses mains une domination qui ne peut être imposée politiquement que si elle a pour base un privilège économique. L'Etat a donc acquis sa raison d'exister, puisqu'il est le défenseur de classes et de castes.

⁂

La Russie communiste se proclame, avec ses erreurs et sa tyrannie, l'autorité représentative et exécutive de l'Etat **prolétarien.** Elle déclare que la fonction de l'Etat a été, est, et sera toujours de se dresser contre celui qui possède des intérêts opposés aux siens; et que ces antagonismes se manifesteront toujours aux dépens des malheureux qui travaillent et peinent pour subsister et contre ceux qui cherchent à améliorer leur condition.

Quand on s'attaque à son autorité, en cherchant à provoquer une révolution de gauche, qui permettrait au producteur de s'élever au niveau des classes possédantes ou privilégiées, l'Etat intervient pour réprimer le mouvement, accuse les rebelles d'être des petits bourgeois et des contre-révolutionnaires et le condamne à la prison ou à la déportation en Sibérie... absolument comme sous le régime tzariste.

Nous croyons avoir suffisamment et clairement démontré qu'un organisme politique ne peut se concevoir sans avoir à sa suite un appareil répressif et des cadres de domination qui ne peuvent exister sans le soutien d'une armée et d'une police, de casernes et de tribunaux, d'une magistrature et d'un régime pénitentiaire.

Si la domination politique entraîne avec elle la domination économique et crée des privilèges, en quoi le gouvernement communiste diffère-t-il d'un quelconque gouvernement réactionnaire ?

En rien, à mon avis !

⁂

Nous avons donc examiné la

(Suite en page 3.)

Un peu d'humour

POINT DE VUE

— Une longue expérience m'a enseigné qu'il vaut mieux donner que recevoir.

— Vous êtes philanthrope?

— Non, boxeur.

★

RECETTE INFAILLIBLE

Un monsieur en arrête un autre sur les boulevards.

— Pour aller à l'hôpital Beaujon, s'il vous plaît?

— Traversez en fermant les yeux, répond le gars.

★

MAXIMES

« Ceux qui ne se souviennent pas du passé, sont condamnés à le revivre. »

(SANTAYANA.)

« J'ai souvent éprouvé une profonde amertume en pensant au peuple allemand, si estimable dans chacun de ses individus et si misérable dans sa collectivité. »

(GŒTHE.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO